le phare

journal nº 10

centre culturel suisse • paris

FÉVRIER – AVRIL 2012



EXPOSITIONS • ALAIN HUCK • VANESSA SAFAVI • PASCAL SCHWAIGHOFER / ARTS VIVANTS • TEATRO MALANDRO & ALIAS • OMAR PORRAS • FESTIVAL EXTRA BALL 2012 / ARCHITECTURE • GIGON / GUYER • ANDREA DEPLAZES / MUSIQUE • ANNA AARON • HILDEGARD LERNT FLIEGEN / PORTRAIT • JACQUELINE BURCKHARDT / INSERT D'ARTISTE • TAIYO ONORATO & NICO KREBS

Sommaire

Couverture : Alain Huck, *L'oubli (Desdoneshadow)*, 2009. Fragment. Courtoisie l'artiste et galerie Skopia, Genève. La reproduction entière de cette œuvre se trouve en page 7.


Sébastien Grosset & Michèle Gurtner, *Les Rapports oraux des services*, Extra Ball 2012. © Céline Mazzon

État d'alerte

Depuis quelques années, en Suisse romande, des formes scéniques hybrides mêlant performance, théâtre, danse ou musique sont développées avec des langages novateurs, défricheurs et audacieux. Dans la foulée d'artistes confirmés comme Gilles Jobin, La Ribot, Massimo Furlan, l'Alakran, Foofwa d'Immobilité ou encore Yan Duyvendak, qui ont accès à des scènes de renommée internationale, des artistes plus jeunes tracent des voies singulières. Ces derniers commencent également à être repérés par des professionnels français, qui les considèrent comme faisant partie intégrante d'une scène suisse, aujourd'hui appréciée et saluée en France, comme lors de la récente manifestation *Made in Suisse* à la Comédie de Saint-Étienne.

Il est cependant important de souligner que ces artistes ont été soutenus par des institutions qui ont fortement contribué à les faire éclore : le Grü, l'Association pour la danse contemporaine (ADC), le Théâtre de l'Usine, la Comédie ou la Bâtie (Genève), le far° – festival des arts vivants (Nyon) qui était à l'honneur au CCS en 2011 – le Théâtre Vidy ou encore l'Arsenic (Lausanne), qui sera présent au CCS en automne 2012. Seulement voilà, ces soutiens sont aussi essentiels que fragiles. Les postes de direction du Grü et de la Comédie ont changé, sous l'égide du précédent magistrat culturel genevois qui n'a malheureusement pas su comprendre et accompagner ces évolutions primordiales. Ainsi, les nouvelles orientations de ces deux théâtres semblent vouloir privilégier des formes plus classiques, préférant revisiter le répertoire.
Les engagements les plus spécifiques aux formes contemporaines hybrides semblent donc émaner de L'Usine, dotée d'un maigre budget, de l'ADC qui se bat depuis 25 ans pour l'obtention d'un lieu permanent pour la danse, du far° qui tente de trouver des financements plus adéquats, et de l'Arsenic qui est actuellement nomade pendant les transformations de son bâtiment.
Cette nouvelle scène romande en plein essor est donc en danger et pourrait vite battre de l'aile.

Le Centre culturel suisse observe attentivement ces compagnies et les soutient, en choisissant des projets qu'il présente régulièrement. Dans cette position d'engagement continu, le festival Extra Ball 2012, qui se déploiera dans tous les espaces du CCS, et même ailleurs, vise à renforcer la visibilité parisienne de cette scène émergente et l'accompagne activement, en coproduisant plusieurs nouveaux projets, dont certains sont conçus par des associations inédites d'artistes.
En effet, les artistes, tout comme les programmateurs, se doivent d'être toujours en mouvement, en état d'alerte.

—— **Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser**

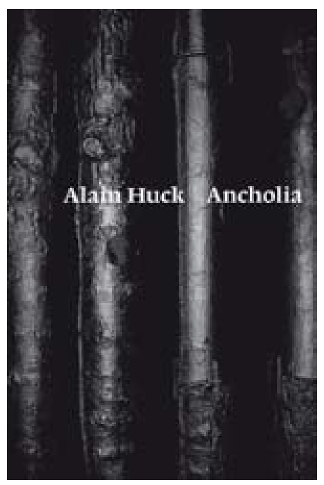
Le théâtre des ombres d’Alain Huck

Au mois de février, le Centre culturel suisse présente une exposition monographique d’Alain Huck. Un immense dessin au fusain lui donne son titre, *Ancholia*, et la place sous les signes conjoints de la mélancolie, de la médecine humorale, de *Melencolia I* de Dürer, mais aussi d’une fleur des bois, sauvage, fragile et gracile : l’ancolie… *Ancholia* donc, *« littéralement et dans tous les sens »*, comme disait Rimbaud. —— **Par Marianne Dautrey**

• EXPOSITION

03.02 – 15.04.12
Alain Huck
Ancholia

Publication



À l’occasion de l’exposition, le CCS publie un livre d’artiste d’Alain Huck, *Ancholia*, 290 x 440 mm, 260 p.
ISBN 978-2-909230-11-5

Ce livre a bénéficié du soutien de la ville de Lausanne

Lancement du livre le vendredi 30 mars, à 20 h avec lecture scénique d’un texte de l’artiste par l’acteur Jean-Quentin Châtelain.

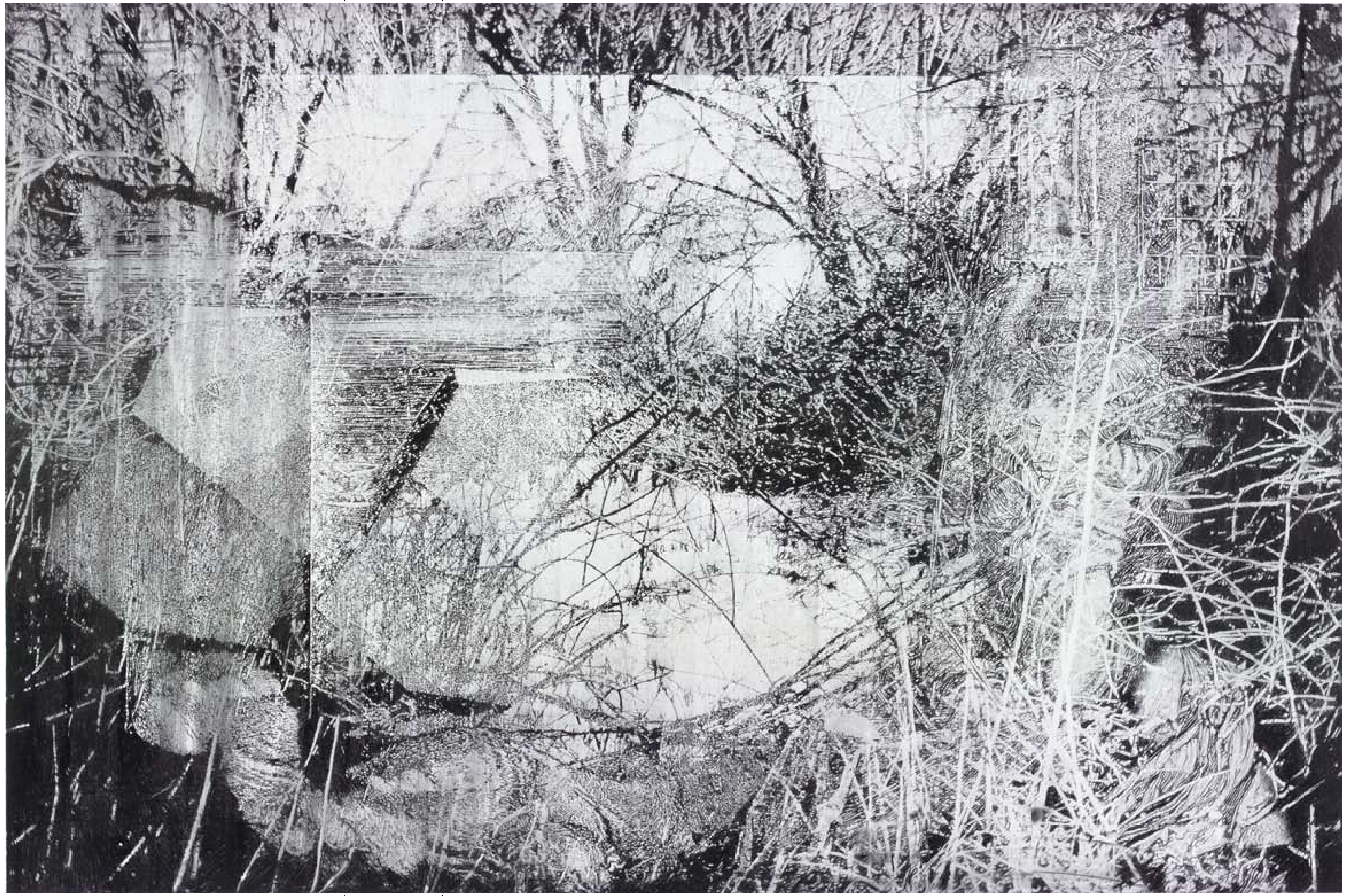
Alain Huck construit ses œuvres et ses expositions comme on installerait la scène d’un théâtre nu. Quelque chose s’y passe ou s’y est déjà passé. Un drame semble avoir (eu) lieu qui libère un espace traversé de mémoires, d’histoires, de visions et de corps et, parmi eux, celui de l’artiste. Au sein de chaque œuvre et entre les œuvres, une dramaturgie sourde, diffuse, actuelle et différée à la fois, se trame. Elle met en branle un jeu d’échos, de déplacements, de reprises et de transparences, où se produisent des affleurements, des apparitions, des effacements, des circulations de formes, des agrandissements, des permutations de supports et de langage, des échanges d’énergies et de rythmes… Là, nul acteur, mais des ombres. Elles ne jouent pas, mais, à travers elles, quelque chose se rejoue. *Ancholia*, l’exposition – le dessin au fusain éponyme ainsi que les autres œuvres exposées – donne une fois de plus corps à ce théâtre d’ombres.

Cet art de hanter, aujourd’hui si saisissant dans le travail d’Alain Huck, s’est progressivement et insensiblement emparé de ses œuvres au fil d’un long travail expérimental sans cesse renouvelé, mais qui, d’entrée de jeu, a semblé trouver sa loi dans la pratique d’un dessaisissement de soi contrôlé et dans différentes formes de discipline de la déprise : en accompagnant le travail d’autres artistes et en réalisant des œuvres collectives (il fut l’un des cofondateurs du lieu d’exposition M/2, actif de 1987 à 1993 à Vevey), et en se soumettant à des modes et des rythmes de création changeants ou en adoptant des genres et des styles hétéroclites sans jamais s’attacher à aucun.

Un travail d’archivage

Alain Huck est peintre abstrait à ses débuts. À l’abstraction de la composition de ses tableaux répond pourtant la présence concrète et sensuelle de la peinture, qui, semblable à une matière organique, s’anime à même la toile. Alain Huck opte pour la matérialité de la peinture contre le dessin, pour l’informe de la matière contre l’esprit de la forme. Dans la série *Nouvel Ordre for you and me*, des coulures ruissellent d’une couche étalée par l’artiste qui inscrit sur le papier : « La passion des éponges. Et elles me le rendent bien ». Ailleurs, une masse de peinture couleur chair se gonfle sous l’effet de son poids. Dans *Union mélancolique*, le papier est envahi de coulures aux teintes mélangées qui, à l’image d’une humeur, s’épanchent, informes. Humorales, ses premières peintures sont déjà un corps habité.

Mais tout commence véritablement avec la série *Vite soyons heureux il le faut je le veux* (*VSH*). Entre 1993 et 2007, Alain Huck réalise 269 « dessins », comme on note régulièrement ses pensées dans un journal, comme on observe une discipline. Cette fois, il joue le dessin contre la peinture. Technique légère, rapide, directe, plus intime aussi, le dessin rapproche le travail de l’artiste d’une écriture blanche et neutre qui donne à ses travaux un tout autre statut. Alain Huck parle d’un « travail d’archivage » du quotidien. Les dessins ne sont plus conçus comme des œuvres autonomes, isolées de l’ensemble qui les contient, mais comme les instants quelconques d’une continuité. Ils sont des éclats, des enregistrements d’unités discrètes du temps de l’artiste, marquant des suspensions infimes de sa course. Ils fonctionnent comme des fragments et instaurent une circulation entre eux. Des jeux de réponses, de répétitions et de variations s’installent de loin en loin, comme autant de thèmes fugués : des portraits (*Osamu, Klima, Torma, Medtner*), *La Construction du monde 1, 2, 3, 4*, des textes découpés, des épanchements d’humeurs… *VSH* se déploie comme une fugue à plusieurs voix : « *la mémoire pratique un calcul prophétique – musical* », écrivait le romancier allemand Novalis.



Ancholia, 2011, fusain sur papier, 214 x 317 cm. Courtoisie l’artiste et galerie Skopia, Genève. © David Gagnebin – de Bons

L’injonction « Vite soyons heureux il le faut je le veux », comme ressurgie du monde de l’enfance, énonce un vœu sur le mode de l’impératif, associe en un montage *cut* une volonté subjective (« je le veux ») à une nécessité objective (« il le faut »), et conçoit l’idée de bonheur sur le mode de la vitesse. De même qu’un enfant commande aux êtres et aux choses sans rechercher l’éternité du résultat, mais la jouissance du geste instantané sans cesse recommencé et sa puissance, de même qu’il innerve de sa vie le monde autour de lui et, plutôt que de s’y différencier, s’y disperse, de même Alain Huck y met en scène son dédoublement, puis sa dispersion infinie. Un double autoportrait ouvre la série *VSH* et divise le sujet énonciateur des dessins en deux : double comme on a deux yeux pour voir, deux mains pour dessiner, un corps et un cerveau pour percevoir. Les deux dessins *Mens* et *Songe*, qui ferment la série, redoublent encore ce dédoublement : deux coupes transversales d’un cerveau se font face, emplies, l’une, par l’inscription démultipliée du mot « Mens » (l’esprit, la raison) ; l’autre, par celle du mot « Songe » (les rêves, les fantasmagories). L’association des deux ne saurait énoncer une vérité (mens + songe = mensonge). Les 269 dessins se détachent de l’autoportrait dédoublé de l’artiste comme autant d’altérations de soi – concrétions, sécrétions ou constructions – puis s’engouffrent de nouveau dans l’une ou l’autre partie de son cerveau scindé.

« *Ces dessins ont servi de matrice à tous mes travaux ultérieurs* », dit Alain Huck. *Ancholia* est le théâtre de ces résurgences. L'exposition trace un cheminement entre *mens* et *songe*, qui passe par une salle centrale, blanche et silencieuse, et des espaces noirs et sonores, qui la ceignent, et reconduit jusqu'au vertige le partage entre « mens » et « songe ». Au départ, une rangée d'agaves dont les feuilles portent, gravée à même leur chair, l'inscription du mot « Éden ». Mais cet Éden n'est pas celui, biblique, d'avant la chute où hommes, animaux et plantes vivaient en symbiose dans le Verbe de Dieu. Ces agaves portent des traces du langage humain comme des scarifications, des blessures ouvertes mais muettes. « Éden », qui se répète de feuille en feuille, évoque plutôt celui, trois fois répété, de l'enfer extatique et obscène de la mélopée inarticulée et hallucinée de Pierre Guyotat (*Éden, Éden, Éden*, 1970).

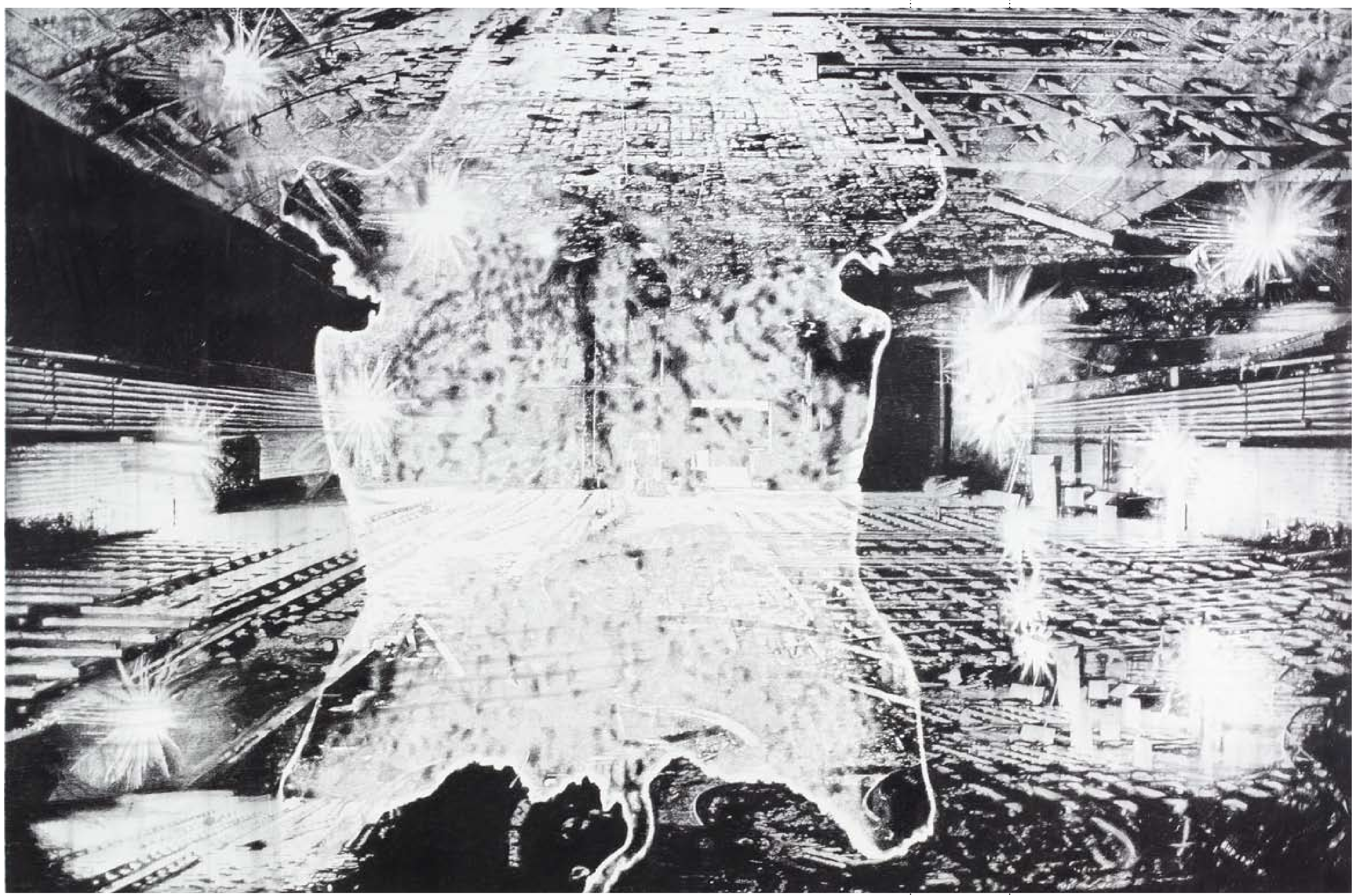
« Ce murmure est une parole sans voix »

En écho au cri silencieux des agaves, dans l'espace suivant plongé dans le noir, est projetée, en boucle, une vidéo[1] où l'on voit et entend les lèvres de l'artiste énumérer, dans une invocation murmurée et recommencée jusqu'à l'épuisement, les différents langages des animaux. Ce murmure est une parole sans voix, les lèvres qui le portent sont une bouche sans visage, un organe sans corps qui pâlit dans une lumière de plus en plus crue, tandis que cette rumeur incantatoire lancinante, baptême et requiem à la fois, nomme le langage des animaux et révèle *a contrario* le silence des bêtes.

La salle centrale est plongée dans le silence et le blanc. Quatre dessins monumentaux au fusain se font face, *Ancholia, Récidive, Acte* et *Ring* : quatre paysages de cendres, réalisés à partir de la projection agrandie d'un assemblage d'images photographiques stratifiées, que l'artiste a reproduite au fusain, et sur laquelle il crée des jeux d'ombre et de lumière et jette un voile dans un ultime geste de recouvrement. Au centre de la pièce, une structure de troncs d'arbre en aluminium moulé restitue une cabane ouverte à tout vent. Son titre, *Tentation,* évoque la cabane où l'anachorète saint Antoine se réfugiait en proie à des hallucinations. Point d'une perception centrée, stable et panoramique sur les quatre grands dessins, la structure n'en reste pas moins le lieu de toutes les hallucinations. L'effet *blow up*, l'enchevêtrement des images ramenées à la surface du dessin, le travail de la lumière, qui crée des perspectives qui n'en sont pas, des profondeurs barrées par des aplats, tous ces éléments conjugués font vaciller, défaillir le regard. Dans *Ancholia*, intriquée dans un fouillis d'herbes et de branchages, affleure, spectrale, la belle figure attristée de *Melencolia I* de Dürer. Son image, pourtant, est insaisissable. Elle n'apparaît que pour redisparaître aussitôt dans la végétation : *Ancholia*, lieu d'une rencontre secrète entre une image du passé et une autre du présent, les pulvérise toutes deux. Les trois autres dessins, espaces poreux à la matière cosmique comme à la force corrosive de l'histoire, semblent porter sur eux-mêmes la déformation de leur composition. *Ring* révèle un théâtre de ruines – Carthage détruite, suggère Alain Huck.



L'oubli (*Desdoneshadow*), 2009, jet d'encre sur papier baryté, 74 x 111 cm. Courtoisie l'artiste et galerie Skopia, Genève.



Acte, 2011, fusain sur papier, 214 x 317 cm. Courtoisie l'artiste et galerie Skopia, Genève. © David Gagnebin – de Bons

Acte, très noir, représente un espace architectural renversé sur lui-même et barré par la peau d'un animal mort (reprise du dessin de *VSH* n° 209 ou souvenir de la peau de chèvre de saint Antoine ?) *Récidive*, enfin, montre un paysage d'eau qui se fige, aussi minéral que le pays des morts. Les titres *Ring, Acte, Récidive* situent ces dessins sur une scène traversée par un drame insondable qui reconduit la faute comme un destin et fait apparaître soudainement *Tentation,* la cabane métallique, comme un gibet. Au sortir de cette salle blanche, on replonge dans un espace noir où est projetée, en boucle, une vidéo (*No See No Bomb*) représentant, dans la lumière déclinante du soir, une ville régulièrement effacée par un souffle qui embue l'image, jusqu'à ce qu'elle soit finalement engloutie dans l'obscurité de la nuit enfin tombée. Souffle destructeur plutôt que créateur ou encore passage initiatique au pays des morts ?

Spectres dansant

Pour finir, une série de photos, *Desdoneshadow*, fait ressurgir des dessins de la série *VSH*, comme on retraverse une scène primitive oubliée (*L'origine* est le titre de l'une d'entre elles, *L'oubli*, celui d'une autre). Sur les photos, les dessins de *VSH* n'apparaissent que sous la forme de projections fragiles, instables, déformées par les supports sur lesquels elles s'impriment, éclairées par une lumière faible qui ne diffuse aucune clarté ; ne révèle pas, mais efface ; ne sculpte aucune forme mais découpe des ombres. Des spectres dansent dans cet outremonde, dont celui de l'artiste qui, désormais, fait corps avec l'image et devient un corps dans l'image. Au milieu de ce chaos d'images translucides et tremblantes, comme surgis de derrière un miroir sans tain, entre reflets et éclats de lumière, apparaissent deux yeux. Ils pourraient annoncer une aube. Pourtant, le regard inexpressif et fixe qui en émane nous frôle mais ne nous touche pas. Il est sans destinataire et nous laisse sans destin. Sur la dernière photo (*Exit Lingua*), un œil s'est changé en pierre… « *L'origine est un tourbillon dans le fleuve du devenir* », écrivait Walter Benjamin. *Ancholia* est l'histoire de ce tourbillon.

1. La pièce qui porte le titre *Langage* est une reprise en vidéo de l'un des dessins de la série *VSH* où l'énumération des langages des animaux était transcrite dans une écriture manuelle envahissant toute la feuille.

Marianne Dautrey est critique pour la revue *Mouvement* et traductrice de l'allemand pour plusieurs maisons d'édition.

L'impressionnante production d'**Alain Huck** est rythmée par quelques mémorables expositions. Parmi celles-ci, on retient entre autres l'exposition solo *Autre chose encore* au Musée Cantonal des Beaux-Arts de Lausanne en 1990, période à laquelle il se rapproche du mouvement « néo-géo » et des héritiers de la « Radical Painting » des années 1970. Mais très vite, le travail d'Alain Huck se diversifie. Apparaissent des vidéos, des installations, des sculptures, comme en 1993 lorsqu'il expose à Fri-Art (Fribourg), ainsi qu'en 2000 à Circuit (Lausanne). Mais surtout, il présente l'exposition *Excuse me…* au Musée Jenisch en 2006. Le public découvre alors ses dessins regroupés sous le titre *Vite soyons heureux il le faut je le veux (VSH)*, qui seront publiés dans un livre. Ses expérimentations suivantes prennent la forme de vastes dessins au fusain présentés lors de l'exposition *No See No Bomb* en 2007, à la galerie Skopia, puis en 2009 au Mamco à Genève. Une de ses œuvres a été récemment acquise par le Centre Pompidou.

● **EXPOSITION**

03.02 – 04.03.12
Vanessa Safavi
Les Figures autonomes



Les Figures autonomes, courtoisie l'artiste et Chert, Berlin/Kunsthaus, Glaris. © David Aebi

Swiss pop

Éclairage sur la jeune – 31 ans – artiste suisse aux influences minimales et aux approches très pop, passionnée de matériaux pauvres et devenue artiste parce qu'elle savait ce qu'elle ne voulait pas faire.

—— **Par Jill Gasparina**

Vanessa Safavi est née en 1980 à Lausanne. Elle vit et travaille à Berlin. Après être sortie de l'École cantonale des beaux-arts de Lausanne, elle participe en 2007-2008 à des expositions organisées par des artistes dans des lieux indépendants (Shark, Forde à Genève, 1 m³, Espace Bellevaux à Lausanne). En 2010, elle fait partie des expositions de groupe *Lucky Draw* au Sculpture Center de New York et *Strange Comfort* à la Kunsthalle de Bâle et expose en solo *Between the Tree and a Plastic Chair* à la galerie Chert à Berlin. Elle participe aussi aux Cahiers d'Artistes 2010 publiés par Pro Helvetia. En 2011, elle est en résidence au Cap invitée par Pro Helvetia, puis à la Cité internationale des arts à Paris. Elle réalise *Resort* au Kunsthaus de Glaris, son exposition la plus importante à ce jour.

Il y a près d'un siècle, Victor Segalen constatait dans son *Essai sur l'exotisme* que « la tension exotique du monde décroît ». Toutes les cultures du monde sont engagées désormais dans un lent processus de mélange, qui prend au mieux la forme d'une hybridation et au pire celle de l'uniformisation. La notion même d'exotisme a aussi changé, et elle s'est dénaturée. La décolonisation et l'émergence d'une pensée postcoloniale ont permis de déconstruire les clichés sur lesquels le goût exotique des débuts du modernisme était fondé.

Il n'y a plus de « vérité tropicale » pour reprendre le titre de l'autobiographie tropicaliste de Caetano Veloso. Aujourd'hui, un(e) jeune artiste engagé(e) dans un travail qui gravite autour de cette vaste notion ne peut pas se permettre de simplement rejouer la position d'un Picasso ou celle des surréalistes qui, s'intéressant aux arts premiers, croyaient puiser l'énergie créatrice à sa source la plus pure. Loin d'entretenir un quelconque fantasme d'authenticité, toute une génération d'artistes se nourrit et s'inspire au contraire de l'état d'artificialité maximale qui caractérise désormais l'exotisme, un imaginaire constitué par les séries télévisées des années 1980, les images publicitaires les plus retouchées, les souvenirs touristiques et les paysages de cartes postales, quelque chose de parfaitement familier, commercial et facile.

Vanessa Safavi utilise justement dans son travail des feuilles de palmiers, des plantes tropicales, des ananas, des perroquets, des dégradés, des cartes de pays imaginaires et tout un tas de références culturelles (*Tristes Tropiques,* par exemple) qui dessinent un univers exotique. Certaines de ses pièces sculpturales et de ses installations rendent visible avec une grande précision la manière dont notre culture quotidienne est fabriquée à partir d'appropriations en tous genres d'artefacts, de matières ou de motifs, empruntés à d'autres cultures que celle de l'Occident.

Mais cette imagerie pop séduisante importe finalement moins que la grande sensibilité matérielle qu'elle déploie dans son travail : en collectionnant et assemblant les matières, Vanessa Safavi réinjecte dans une culture totalement massifiée une forme poétique et bricolée d'étrangeté. Un exemple parfait de cette stratégie est la récente série des *Figures autonomes*. Il s'agit d'une série de sculptures en métal peint dont les formes sont empruntées à des sources et à des inspirations qui vont des dessins de Schlemmer aux gribouillages téléphoniques en passant par les arts premiers. Ces sculptures peuvent être regardées justement dans leur rapport à l'exotisme. Légèrement plus grandes que les spectateurs (entre 1,90 et 2,30 m), elles évoquent des divinités primitives qui se tiendraient debout, silencieuses, imposantes et hors du temps. Ces pièces ont d'ailleurs pour caractéristique d'exister d'abord sous la forme de dessins numériques, dans la mémoire d'un ordinateur. Certaines flottent encore dans l'éther, en attente d'une matérialisation qui n'arrivera peut-être jamais.

Mais par-delà cette construction imaginaire où viennent se mélanger étrangement les nouvelles technologies de l'information et les statues de l'île de Pâques, une mystique primitive et fantasmée, et la modernité technique, c'est la matérialité de ces pièces qui a le dernier mot. Les lignes d'acier coloré se superposent, elles créent dans l'espace un jeu graphique et poétique qui emprunte aux recherches des avant-gardes bien plus qu'à un exotisme de pacotille ou à une quelconque recherche anthropologique. Il faudrait d'ailleurs s'intéresser sérieusement à l'usage totalement abusif de ce terme dans le monde de l'art actuel. Le travail de Vanessa Safavi affirme justement avec délicatesse que la méthode de l'artiste n'est pas celle de l'anthropologue.

Jill Gasparina est critique d'art, commissaire d'exposition et enseignante. Elle codirige la Salle de bains à Lyon.

Empreintes sensorielles

L'artiste Matteo Terzaghi explore l'univers de Pascal Schwaighofer.

—— **Par Matteo Terzaghi**

● **EXPOSITION**

09.03 – 15.04.12
Pascal Schwaighofer
*Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même**

*Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, 1942

Pascal Schwaighofer est né en 1976. Il vit et travaille à Rotterdam et à Mendrisio. Diplômé de l'Accademia di Belle Arti de Milan en 2003, son parcours est notamment jalonné par l'exposition personnelle *In the Beginning* au Kunstpanorama à Lucerne (2007) et les collectives *A World is a Tissue of Lies* à la Kunsthalle de Lucerne (2009) ou *I was Uranium* au Sils Project Space à Rotterdam (2010). 2011 est une année charnière pour lui : en effet, il participe à *Science & Fiction* au Kunstmuseum de Soleure, il reçoit le prix Manor du canton du Tessin qui est accompagné d'une exposition personnelle au Museo cantonale d'arte de Lugano, et il bénéficie d'un Cahier d'artistes édité par Pro Helvetia. Au début 2011 paraîtra *OPOYAZ*, un ouvrage monographique publié par Édition Fink à Zurich.

Je vais essayer d'exprimer ce qui me fascine dans l'œuvre de Schwaighofer, dans ce que j'ai pu en voir ou flairer. Le verbe « flairer » doit être compris littéralement. En effet, la contribution de Schwaighofer à l'exposition collective en plein air *Môtiers 2011* (Suisse) consistait en un parfum qu'il avait produit lui-même sur place en distillant de la résine. Un parfum plein de signification pour quiconque a visité un atelier de peintre. Perçue au cœur d'une forêt de conifères majestueux, l'essence de térébenthine convoquait à soi tous les grands maîtres de la tradition picturale occidentale, ou sinon tous, du moins ceux du romantisme. Ceci pour le verbe « flairer ».

Quant à « voir », voici une porte. Si on se lève pour l'ouvrir, on voit la masse d'air qui se déplace, poussée par le panneau de bois. Et on voit aussi son propre geste, ainsi que Schwaighofer l'a mis en évidence dans une œuvre d'il y a quelques années. On dit « son » geste, mais il s'agit naturellement du geste de quiconque ouvre, ou a jamais ouvert, une porte montée sur deux gonds. Le petit tas de plâtre ou de cendre étalé en éventail par la partie inférieure du battant forme une sorte de moraine miniature, c'est-à-dire quelque chose qui évoque les temps longs et dilatés de la géologie, comme pour suggérer que la durée d'une seconde – le temps nécessaire pour ouvrir une porte et passer d'une pièce à une autre ? – et celle de dix millénaires avaient un point commun : celui d'échapper à notre compréhension.

Une autre œuvre de Schwaighofer est composée d'un certain nombre d'agglomérats de cire et de sable, semblables à de grosses bougies irrégulières produites – ainsi pourrait-on se l'imaginer – au bord de la mer, en creusant des trous dans la plage, de nuit, à la lueur d'un feu. Le feu sert à fondre la cire qui est ensuite coulée dans les trous, d'accord, mais pourquoi penser immédiatement à la nuit ? Quand la cire durcit, Schwaighofer tire une corde-mèche, et ce qui lui reste entre les mains a la forme d'un rêve. C'est curieux : chaque fois que quelqu'un – artiste ou chercheur scientifique – part à la recherche de la matière, de la substance physique de l'univers, il revient chez lui avec des échantillons qui semblent provenir des tréfonds de la psyché, plutôt que du monde extérieur. C'est dans cette zone intermédiaire entre la force créatrice de l'entendement et la pure matière que se situent aussi les formes en argile crue d'*OPOYAZ*. Mais ici, l'accent se déplace sur la dialectique entre les langages de l'art et ceux de la science, et sur la façon dont les formes et les images migrent d'un support à l'autre. L'argile est la matière de la création par excellence, pas seulement dans la tradition chrétienne. Et avec quelles attentes nous approchons-nous des choses qui n'ont pas encore de nom ! La stupeur et la crainte révérencieuse de cette approche est ce qui unit l'expérience de l'artiste et celle du scientifique.

Après avoir donné forme par des gestes rapides à ses objets sans nom et sans finalité apparente, Schwaighofer les a regardés comme s'ils étaient tombés du ciel. Dans ses photographies, ils se détachent sur un arrière-plan coloré, au centre du cadrage, offrant à l'observateur le côté qui les représente le mieux, disons leur « côté encyclopédique ». La question de savoir si ces images pleines de poésie sont ensuite imprimées sur papier ou projetées comme des diapositives ne semble pas décisive. En revanche, quand nous les retrouvons reproduites sur la surface polie de pierres lithographiques qui ne sont pas utilisées pour produire des tirages imprimés, mais sont exposées en tant que telles, le discours se complexifie. Quelle sorte de destination ceci constitue-t-il pour une image ? Plus qu'un point final, on dirait des points de suspension… La matière – l'argile – est désormais éloignée, les formes se sont modifiées, estompées, malgré le poids des pierres qui les soutiennent. Mais surtout, ces grosses pierres lithographiques semblent refléter la matière grise du cerveau humain et son extension la plus lisse : les yeux.

C'est ici que le monde s'offre à nous pour une possible compréhension, et ensuite nous échappe à nouveau parce que, comme le dit Camus : « Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même. »

Matteo Terzaghi est un artiste suisse. Il travaille principalement en duo avec Marco Zürcher.



OPOYAZ, 2011. © Pascal Schwaighofer



Anna Aaron, un nom d'emprunt

L'ovni musical identifié sous le pseudonyme Anna Aaron fera escale en France très prochainement. L'occasion d'en savoir davantage sur cette artiste à l'univers aussi mystique qu'affirmé et sur son deuxième album *Dogs in Spirit*. —— **Par Arnaud Robert**

• MUSIQUE

MARDI 13 ET MERCREDI 14.03.12 / 20 H
Anna Aaron

Elle pose sur la pochette de son nouvel album, en noir et blanc, cheveu gominé, le visage peinturluré de charbon. On dirait Patti Smith – c'est voulu – à l'époque où Robert Mapplethorpe croyait qu'elle resterait toujours cette poétesse pré-punk du Chelsea Hotel. Anna Aaron a des références. Patti, forcément, pour cette rock attitude ouvragée, ces refrains taillés pour des guérillas romantiques et ces textes aux veines bleu roi. PJ Harvey, aussi, à l'époque où tout chez l'Anglaise frôlait le précipice. Anna cite David Bowie, The Cure et Kate Bush, invariablement, pour se débarrasser une fois pour toutes des jeux de miroir. Et puis elle fume.

On ne sait presque rien d'elle. Pas même son nom. Anna est un sobriquet dont quelques-uns l'affublaient enfant, on ignore pourquoi. Il se lit dans les deux sens, c'est une piste. Et Aaron, parce qu'elle voulait un prénom masculin en bout de course. Aaron, le frère de Moïse, ou le frère d'Elvis, c'est au choix. Bref, un pseudonyme total en guise de couverture. Quand elle est apparue sur la scène suisse, munie du premier court album *I'll Dry Your Tears Little Murderer*, les rares téméraires qui se risquaient à l'interroger se prenaient des portes closes. Tel journaliste remarquait sur son bras des traces de brûlure. Elle ne s'en expliquait pas. D'autres décelaient dans ses chants un fond d'obsession mystique. *« Croyez-vous en Dieu ? » « Je préfère ne pas répondre, c'est une fausse piste. »*

Il y avait dans les premières scènes d'Anna un profond sentiment d'inconfort, le poids d'un manteau de feutre sur des ambitions immenses, une timidité qui la faisait envisager le public comme une meute prête à la mettre en pièces. Elle se harnachait à son piano droit, la nuque rentrée. Mais elle avait pour elle, déjà, une sorte de fourmilière intérieure que ses chansons abritaient. Des paroles de monde fini, de morne plaine, de chutes libres, l'éternité mythologique d'un univers qu'elle consumait. Et sa voix. Parfois, elle se lançait dans des aigus instables, des frises baroques suspendues au-dessus de ses graves profonds. Anna Aaron a 26 ans. Elle chante déjà comme une femme qui, dix fois, a pris la route pour ne jamais revenir sur ses pas. Il faut se faire à cette idée. Elle révèle tout d'elle dans sa musique et le reste leurre.

On aimerait comprendre, pourtant, comment se fabrique une artiste de cet acabit. Comme tout le monde, elle a appris le piano à partir de 11 ans sans que ses parents, missionnaires, imaginent qu'elle chante un jour sur une scène « Il y a le diable en moi ». Elle grandit un peu partout, au gré des réquisitions ecclésiastiques. En Angleterre. Aux Philippines. Et puis, en Nouvelle-Zélande, là où les forêts sont habitées et que la terre est humide en permanence. Elle vient de là. De ces îles pacifiques, revenues d'un siècle ancien où des Blancs partaient pour civiliser l'envers du monde et qui, toujours,





© Germinal Roaux

renonçaient à leur conquête pour se laisser conquérir. Ce n'est pas un hasard si l'on songe parfois au film *La Leçon de piano* en écoutant Anna Aaron. Elle est le carrefour parfait entre la pianiste muette et le sauvage érotique qui veut apprendre Bach.

Sérieusement folle

À Manille, Anna aperçoit des troupeaux de chiens qui errent. *« Ils y sont très moches et très pauvres »*, précise-t-elle. C'est pour cela que son nouvel album s'intitule *Dogs in Spirit*. Elle a substitué à la formule biblique « Heureux les simples d'esprit », le mot « chien ». Allez comprendre. Elle ne donne pas de mode d'emploi. Elle dit juste que les choses glissent dans sa tête et prennent des formes insoupçonnées. Comme son tatouage que presque personne n'a vu. Il représente le mariage d'Éros et de Psyché. L'âme amoureuse, l'esprit sensuel. Elle a travaillé longtemps sur ses nouveaux morceaux dans lesquels elle a traqué la part rituelle, la transe. À Bâle, sa ville d'origine, ses études avortées de philosophie ressurgissent par inadvertance dans une écriture qui évite comme la peste l'autofiction, les romans à l'eau-de-ronce et le gentil déroulé sentimental d'une artiste qui s'invente. Anna menace. Elle ne minaude pas. Avec son producteur, le surdoué Marcello Giuliani, elle est allée chercher des zones d'inconfort. Plutôt que l'évidence.

> « Il y a le diable en moi »

Anna, sans le savoir vraiment, appartient à une nouvelle scène helvétique. Avec Sophie Hunger, Evelinn Trouble ou Heidi Happy, elle a signé chez le label lausannois Two Gentlemen. Ce n'est pas peu dire, dans ce pays où les frontières sont intérieures, que toute une génération de chanteuses alémaniques au timbre fissuré vienne s'installer artistiquement dans la partie francophone. Elles y trouvent un accès facilité à la France, toujours partante pour une aventure mélomane. Et puis une sorte d'appel d'air qui les pousse à sortir de l'underground bon teint où elles auraient pu rester confinées. Il faut voir les derniers concerts d'Anna Aaron. Marcello Giuliani a réussi à extraire la diva rock d'un personnage sur lequel rôdaient des fantômes et des ombres poisseuses. Elle s'entoure de guitares brandies. De rivages pop. Elle se soucie davantage de la lisibilité, sans jamais rien retrancher de la grâce.

Et elle rigole. Comme pour Sophie Hunger, on s'était laissé croire qu'Anna resterait à jamais renfrognée. Les deux ont découvert une distance qui met du relief dans leurs mélopées. Anna Aaron publie sur son site de petites vidéos de bal poussière, à côté d'une fenêtre en carton-pâte où elle annonce ses projets et présente ses musiciens. On dirait la présentatrice d'un show du matin, sur une chaîne américaine de province. Il n'est pas utile de faire la gueule pour avoir l'air sérieux. Elle rencontre des airs, aussi, qui étoffent sa musique. Dans *The Drainout*, sur un lit d'orgues à soufflet, le trompettiste Erik Truffaz vient prêter son tranchant. Anna Aaron mêle, dans un anglais de sonnet victorien, des sirènes et des chevaux, des prophètes vétéro-testamentaires, des monstres marins et des amies dont on connaît à peine le prénom.

Peu à peu, entre ses saturations bruitistes et ce penchant pour la berceuse de cabaret irlandais, Anna se dessine un destin à la Tori Amos. Ne rien céder du mystère mais parler à tous. Ah oui, sur les photographies prises par Germinal Roaux, grand rockeur de la pellicule lui-même, il y a du sable blanc sur le charbon qui dégouline. La part lumineuse d'une chanteuse qui ne craint pas la nuit.

Arnaud Robert est journaliste, réalisateur et auteur. Il collabore régulièrement au *Temps* et à la Radio Suisse Romande.



Anna Aaron, *Dogs in Spirit* (Two Gentlemen).

Annette Gigon et Mike Guyer : la cohérence d'une vision

Aussi actif dans le domaine des musées que dans celui du logement, concepteur de la fameuse Prime Tower, le bureau zurichois Gigon / Guyer s'est imposé comme l'un des plus importants de Suisse. Présentation de quelques projets récents. —— **Par Mireille Descombes**

• ARCHITECTURE

VENDREDI 16.03.12 / 19 H
Gigon / Guyer
Conférence d'Annette Gigon

Centre Georges Pompidou
75004 Paris
www.centrepompidou.fr

En partenariat
avec le Centre Pompidou

Par leur approche et leur philosophie, les Zurichois Annette Gigon et Mike Guyer se situent aux antipodes de l'architecture spectaculaire d'un Frank Gehry ou d'une Zaha Hadid. Si vous leur parlez style, ils vous répondent spécificité du site, dialogue avec le contexte, recherche de cohérence avec le lieu. Même si leurs bâtiments peuvent avoir parfois un air de famille, ils sont loin d'être attribuables au premier coup d'œil. Longtemps connu surtout des spécialistes, le bureau Gigon/Guyer a fait récemment la une de l'actualité. On leur doit en effet la plus haute tour de Suisse, la fameuse Prime Tower inaugurée en 2011 et qui, avec ses 126 mètres de hauteur et ses 36 étages, se dresse tel un totem de verre dans l'ancien quartier industriel en pleine mutation de Zurich Ouest.

« On nous demandait de véritables machines à exposer »

À l'agence, entre deux rendez-vous et la présentation d'une exposition, Annette Gigon précise : *« La tour peut évoquer un torse, ou un cristal. Mais ce n'était pas notre but premier. Ce qui d'abord nous importait était d'offrir à la ville un objet qui change son caractère, qu'on puisse voir ou ne pas voir, qui se dissolve dans le paysage urbain selon le point de vue, évolue en fonction de la lumière et des conditions atmosphériques. »*

Le défi consistait à placer un bâtiment aussi imposant dans un espace relativement petit. D'où la décision de créer un édifice qui s'élargisse en montant, prenant le contre-pied des traditionnelles tours en flèche ou en pointe. Le plan, en forme de polyèdre irrégulier, bouleverse également nos habitudes perceptives. Flexible, adaptable à différents usages – il s'agit de bureaux, il permet à la lumière de pénétrer jusqu'au cœur du bâtiment, offrant un maximum de postes de travail bien éclairés. À noter également que les fenêtres peuvent s'ouvrir, ce qui contribue également au confort des usagers. Nouveau point de repère pour le quartier, et la ville tout entière, la Prime Tower est complétée par trois bâtiments bas, également construits par Gigon / Guyer, le Cubus, le Diagonal et la Platform.

Cette tour impressionnante ne doit toutefois pas cacher la forêt des autres réalisations et projets. Elle jalonne en effet un parcours riche et diversifié qui démarre à la fin des années 1980 et qui fait du bureau Gigon / Guyer l'un des plus importants de Suisse. Annette Gigon (née en 1959 à Herisau, Suisse) et Mike Guyer (né en 1958 dans l'Ohio, États-Unis) ont étudié tous deux à l'École polytechnique fédérale de Zurich (ETH). En 1989, ils ouvrent leur bureau à Zurich après avoir remporté le concours pour le Musée Kirchner de Davos. Pour les curieux, précisons aussi que, dans la vie, Annette Gigon et Mike Guyer ne sont pas un couple.



Complexe immobilier, Zollikerstrasse, Zurich, Suisse 2011. © Georg Aerni



Musée Suisse des Transports, Lucerne, Suisse 2009. © Heinrich Helfenstein

Écrin en verre, le musée Kirchner fut une réussite, un petit bijou géométrique, sobre et fonctionnel, soucieux de s'effacer pour laisser la parole aux œuvres, attentif aux circulations intérieures et aux interactions avec l'extérieur. Il sera suivi par toute une série d'autres réalisations muséales de tailles très diverses : l'extension du Kunstmuseum de Winterthour, le musée Liner à Appenzell, le musée et parc Kalkriese à Osnabrück en Allemagne, la donation Albers-Honegger d'un beau vert vif à Mouans-Sartoux en France. Et le bureau est en train d'achever la rénovation et transformation de la Löwenbräu-Areal, haut lieu de l'art contemporain zurichois où l'on trouvera également une tour abritant des appartements.

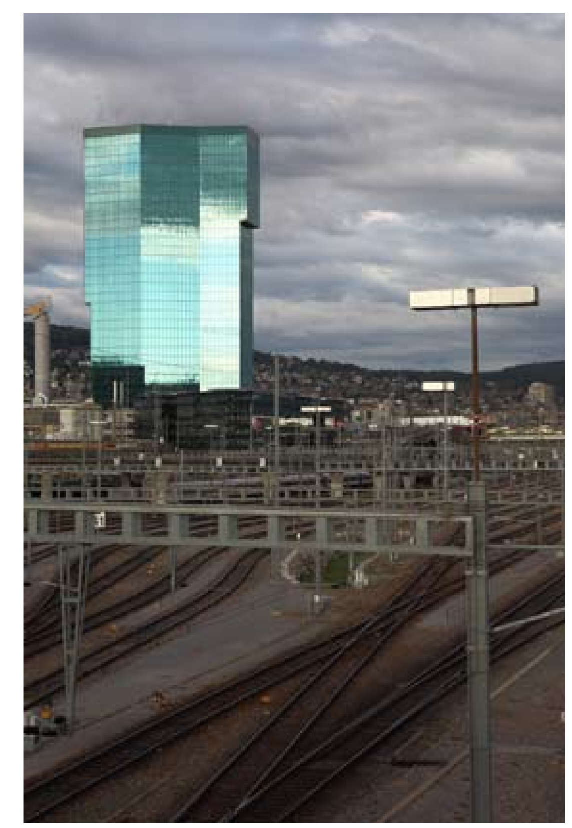
Musée et habitations

Spectaculaires et originaux, les deux bâtiments conçus pour le Musée des Transports de Lucerne (2005-2009) se caractérisent par leur parti pris radical, et par leurs énormes contraintes. *« On nous demandait de véritables machines à exposer »*, résume Annette Gigon. Les architectes ont créé d'une part le bâtiment d'entrée qui fait le pont entre des édifices préexistants et permet d'intégrer guichets, boutiques, restaurants, zone d'exposition et auditorium. En face, à l'autre bout d'un vaste patio, ils ont également posé une grande boîte flexible et économique, la nouvelle halle du transport routier. Dans les deux cas, une attention particulière a été accordée aux façades qui, symboliquement, renvoient à la fonction du bâtiment. Telles des vitrines transparentes, celles de l'entrée abritent toutes sortes de roues, hélices et volants. Trois cent quarante-quatre panneaux de signalisation de différentes tailles provenant de toute la Suisse habillent les murs extérieurs de la halle comme d'une carapace accidentée. Une manière subtile de renouer avec le thème complexe et souvent problématique de l'ornement en architecture.

Contrairement à nombre de leurs collègues, Annette Gigon et Mike Guyer n'ont construit ni en Asie ni dans les pays du Golfe. Ils ont toutefois réalisé plusieurs projets à l'étranger, notamment en Hollande. Il s'agissait d'un immeuble commercial et locatif aux volumes qui, déjà, s'élargissaient vers le haut, construit dans la ville nouvelle d'Almere (2002-2007). Un changement d'échelle et de cultures qui, pour les deux Suisses, fut fondamental, les amenant à se détacher du détail et du matériau pour porter une attention plus grande aux relations du bâtiment avec son environnement. On y relève aussi une utilisation audacieuse de la couleur, emploi que l'on retrouve à la même époque dans plusieurs de leurs projets d'habitation.

Parallèlement aux musées, le logement représente en effet l'un des thèmes souvent abordés par Gigon / Guyer tout au long de leur carrière. Lauréats de très nombreux concours à Zurich, où on leur a reproché parfois leur omniprésence, ils y ont notamment réalisé le très bel ensemble résidentiel Brunnenhof (2003-2007), du logement subventionné réservé aux familles nombreuses. Situées entre une route passante et un parc, ces deux longues barres réussissent à marier esthétique et qualité de vie. Les chambres à coucher donnent sur le côté calme du parc de même que les séjours, prolongés par de profonds balcons. En façade, des panneaux de verre coloré transforment les immeubles en tableaux mouvants et lumineux. Un concept chromatique développé en collaboration avec l'artiste Adrian Schiess. La preuve qu'il n'est pas nécessaire d'être un millionnaire ou un homme d'affaires pour pouvoir s'offrir le luxe d'habiter un immeuble signé Gigon / Guyer.

Mireille Descombes est journaliste culturelle au magazine *L'Hebdo*.



Prime Tower, Zurich, Suisse 2011. © Thies Wachter

Cousine Machine

L'année 2012 verra la sixième édition du festival concordan(s)e faire escale au CCS. Retour sur cette démarche insolite qui révèle des duos éphémères entre danseurs et écrivains. —— **Par Simon Letellier**

• DANSE / LITTÉRATURE

Mercredi 11.04.12 / 20 H

Perrine Valli & Carla Demierre
La Cousine Machine (30')

Lionel Hoche & Emmanuel Rabu
Des écumes civiles (25')

Soirée dans le cadre du festival condordan(s)e, aventure singulière où un écrivain rencontre un chorégraphe.

« L'art, c'est de franchir une frontière pour aller à soi. » Cette phrase de l'écrivain québécois Roch Carrier convient parfaitement à concordan(s)e. On connaissait les passerelles entre les diverses formes d'arts vivants mais la danse et l'écriture avaient une frontière floue que s'est empressé de passer Jean-François Munnier. Cet ancien conseiller en danse s'est transformé en passeur de frontière entre ces deux univers pour accompagner les danseurs et les écrivains qui étaient curieux de découvrir ce nouveau paysage artistique et éphémère. *« Je pense que chaque artiste a un cheminement, et l'amener ailleurs le force à se poser d'autres questions et à appréhender différemment son travail,* explique-t-il. *Comme le chorégraphe, l'écrivain est quelqu'un de solitaire, qui travaille seul face à sa feuille et tout d'un coup, il doit composer avec quelqu'un d'autre donc tout doit se construire ensemble. »*

Le fait que les membres de chaque binôme ne se connaissent pas oblige Jean-François Munnier à devenir, le temps d'une rencontre, un entremetteur. *« Une fois que le chorégraphe et l'écrivain se sont rencontrés et acceptent de travailler ensemble, je n'interviens pas dans le processus de création. Je ne reste pas très loin, disponible, mais dans l'ensemble je les laisse le plus libre possible. »*

C'est ce qui s'est passé pour le duo qui sera sur les planches du CCS en mars prochain. D'un côté, Perrine Valli, jeune chorégraphe suisse reconnue, et de l'autre, Carla Demierre, jeune écrivaine, auteure du magnifique *Ma mère est humoriste* aux éditions Léo Scheer. Lors de notre rencontre*, il était impossible de ne pas repenser aux mots de Jean-François Munnier *« … deux artistes qui ne se connaissent pas »*. Pourtant, à la vue de la relation qu'entretiennent les deux jeunes femmes, un doute est apparu. Vite dissipé. Les deux jeunes femmes apparaissent complices comme des cousines de toujours alors que leur rencontre ne date que de quelques mois. Mais surtout, elles ont pu créer un espace de dialogue qui leur permet d'envisager leur collaboration, en ne perdant pas de vue leurs desiderata respectifs qu'elles ont échangés lors de leur rencontre. *« Je ne voulais pas danser au sens de jouer à quelque chose. Je ne voulais pas entrer sur le territoire de la danse en dansant par mimétisme ou apprentissage de reproduire des gestes »*, explique Carla Demierre. Quant à Perrine Valli, elle avoue une certaine curiosité envers Carla. *« J'avais un peu cette attente de la découverte du corps, de la présence corporelle. J'avais hâte de voir Carla dans sa personne et de voir ce qu'elle pouvait dégager physiquement et énergétiquement. »* Car le but de cette rencontre n'est pas seulement de faire connaissance mais bien d'allier danse et écriture dans une création qui sera présentée à un public.

Un joyeux bordel

Comment alors font deux personnes, qui ont l'habitude de travailler de manière solitaire, pour associer leurs envies et leurs méthodes de travail ? Perrine Valli nous donne un début d'explication *« C'est un lâcher prise. Et en même temps, il faut se reprendre à certains moments. »* Et Carla de compléter : *« Pour ma part je reste dans le flou plus longtemps quand je travaille par rapport au sujet* […] *et il y a ce cadre naturel qui est investi de ce désir de faire fructifier des zones de cette relation. » « J'accepte que Carla foute le bordel car à un certain moment je vais le ranger. C'est un peu l'idée d'encadrer le flou »*, conclut Perrine. Et derrière le dépassement de soi où chacune d'entre elles se retrouve, il y a ces discussions où elles se laissent porter l'une par l'autre pour faire surgir des idées plus folles les unes que les autres. *« On a parlé de la question du corps, des déguisements et par digression de ce truc de soubrette puis du lapin Bunny »*, précise Carla. *« Notre projet, c'est un peu un machin et on met en marche nos machines pour mettre en place ce machin. »* Un machin entre cousines.

* La rencontre avec Perrine Valli et Carla Demierre a eu lieu en décembre 2011.



Le duo du projet *La Cousine Machine*. © Simon Letellier



© Teatro Malandro & Alias

Une danse de l'absurde en duo

Les Cabots, une création de la compagnie Alias et du Teatro Malandro, avec Guilherme Botelho et Omar Porras. —— **Par Brigitte Prost**

• THÉÂTRE / DANSE

06 – 09.03.12 / 20 H

Teatro Malandro & Alias
Les Cabots

Interprétation : Guilherme Botelho, Omar Porras **Assistant :** Fabio Bergamaschi **Scénographie :** Gilles Lambert **Conseiller artistique :** Mathieu Menghini **Direction technique :** Olivier Lorétan **Production :** Compagnie Alias, Teatro Malandro **Coproduction :** Théâtre Forum Meyrin. **Avec l'appui de :** Fondation meyrinoise pour la promotion culturelle sportive et sociale

Alias est une compagnie associée au Théâtre Forum Meyrin et au Théâtre du Crochetan. Teatro Malandro est une compagnie en résidence au Théâtre Forum Meyrin.

Les Cabots, dont la première est prévue à Genève[1], au Théâtre Forum Meyrin le 22 février 2012, est un duo saisissant, burlesque et cruel, entre deux personnages incarnés par l'acteur et metteur en scène Omar Porras et par le danseur et chorégraphe Guilherme Botelho qui nous démontrent une nouvelle fois que danse, musique et théâtre sont sans doute indissociables.

De fait, ce spectacle nourri de musiques diverses, témoigne d'une très grande intelligence du plateau des deux artistes en piste, qui parviennent dans le frottement de leur savoir-faire à une synthèse d'art placée à son plus haut moment de tension. Ensemble, oui, Omar Porras et Guilherme Botelho sont parvenus à créer un univers personnel nourri d'un faisceau d'influences allant du théâtre de l'absurde au burlesque américain des années 1920, en passant par le cirque, la pantomime de Deburau, voire l'univers de Tadeus Kantor.

Des clochards célestes… aux *traders* déchus

Nous sommes d'abord face à deux personnages qui vivent des métamorphoses : deux clowns ou « deux clochards célestes », comme des *traders* ou *youpies* déchus, mais qui gardent dans leur corps l'empreinte de leur ancienne fonction, avec leurs complets sombres, leur raideur et la cadence *staccato* de leurs gestes, ou peut-être n'ont-ils jamais été que des mafieux, sans foi ni loi. Ce couple, inséparable, tels Pozzo et Lucky, Vladimir et Estragon ou Sancho Panza et Don Quichotte, fonctionne dans une relation d'interdépendance très forte, l'un étant le bouc émissaire de l'autre avant que la relation de bourreau et de victime ne s'intervertisse en des courts-circuits radicaux, et jusqu'à une déshumanisation qui nous montre l'animal dans l'humain ou nous rappelle que l'homme a ses spécificités mais reste un animal : le mot cabot nous révèle ses premières définitions, du poisson au chien comme au petit chef mesquin et tyrannique.

Un espace et une gestuelle en perpétuel recommencement

L'espace abstrait où les personnages évoluent devient l'espace tragique par excellence, et la temporalité dont ces derniers dépendent semble ne suivre aucune chronologie, ce qui fait d'eux des personnages tout entiers dans l'instant.

Quant à leurs actions, elles sont aussi dignes d'une danse de l'absurde : ou verrouillées ou itératives. Des phrases gestuelles se répètent avec des effets de reprises comme par contamination d'un geste d'un personnage à l'autre, mais parfois aussi, signifiantes, elles disent la dualité des personnages – ou au contraire leur complémentarité.

Quant à leurs déplacements, au cordeau, ils dessinent un espace vectorisé, où l'humain disparaît pour devenir une mécanique avant tout définie par ses coordonnées spatiales, l'un devenant le point central et référentiel de l'autre et inversement. Et cet espace, purement géométrique, possède ses lignes droites ou paraboliques et son centre, la table, point de fixation autour duquel ou sous lequel s'organisent déplacements et mouvements.

Un spectacle réflexif

Mais ces personnages sont aussi des créatures foraines qui se révèlent à nous dans un jeu métathéâtral comme l'allégorie de l'homme ou de la bête de scène, le « cabot » ou « mauvais comédien », sujet à transformation, se fait métaphore de la condition humaine. L'ensemble du dispositif devient l'image d'un monde réduit à sa plus simple expression, dont on peut faire le tour en courant, mais qui peut aussi par sa taille dérisoire s'apparenter à un lieu de claustration.

L'espace, dénudé, se fait aussi par ailleurs manifeste des arts du spectacle par la symbolique des rares éléments de décor qui s'y trouvent : le rideau (métonymique de la scène) ; le cercle circassien ; la table, élément minimal aux multiples usages, servant de support pour s'asseoir, grimper, et même se tenir dessous à l'envers pour un symposium imaginaire – où l'on entre de plain-pied dans le monde inversé où les fous sont les sages.

Quant aux gestes et rictus, ils participent d'une même théâtralité : ils se dévident et bégaient en reprises et variations, où s'exhibe la forme. Et ce faisant, ils transfigurent l'homme en une architecture de mouvements ; ils cherchent à combiner les lois de fonctionnement de l'être par rapport à l'espace en termes de rotations, directions linéaires, intersections… jusqu'à faire de ces corps en altercations les supports de la « surmarionnette » rêvée par Gordon Craig pour une nouvelle exploration des rapports de l'interprète et de l'espace.

In fine, c'est une épopée dérisoire de l'humanité à laquelle nous assistons car *Les Cabots* nous invitent à entrer dans un absurde d'ordre métaphysique et existentiel, contrebalancé par la dimension grotesque et pleine d'humour de cette création.

1. Ce texte a été écrit en novembre 2011, après que j'eus assisté à une répétition quelques semaines plus tôt et en m'appuyant sur une captation d'un temps de travail.

Brigitte Prost est maître de conférences à Rennes 2-Université européenne de Bretagne, et directrice du Département des arts du spectacle.

Omar Porras ou l'« Herméneute » au plateau

Comédien et metteur en scène suisse né à Bogota, Omar Porras a fondé en 1990 à Genève le Teatro Malandro, creuset de recherche théâtrale. Présentation d'un metteur en scène passionné. —— **Par Brigitte Prost**

• THÉÂTRE

28.02 – 01.03.12
Carte blanche
à Omar Porras

Un *Ubu Roi*, en 1991, le fait connaître et *La Visite de la vieille dame* dès 1993 assure sa notoriété. Il développe un répertoire de textes classiques (de Jarry à Molière en passant par Marlowe, Dürrenmatt, Shakespeare, Lorca, Euripide, Cervantès, Tirso de Molina, Lope de Vega et Brecht) qu'il présente de la Comédie de Genève à la Comédie-Française en passant par des plateaux d'Amérique du Sud ou du Japon – tout en travaillant à la mise en scène d'opéras depuis 2006 (avec *L'Histoire du soldat*, *L'Élixir d'amour*, *Le Barbier de Séville*, *La Flûte enchantée* et *La Périchole)* où le sens musical de ce « poète des sons » comme l'appelle Alain Perroux, trouve un plein épanouissement.

C'est avec la même rigueur et le même enthousiasme, qu'il présente cette saison deux nouvelles mises en scène – *La Grande-Duchesse de Gérolstein* d'Offenbach et *L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind –, ainsi qu'une pièce magnifiquement chorégraphiée, *Les Cabots*, avec Guilherme Botelho, et qu'il continue à façonner de multiples projets au Japon pour 2012.



Toutes les images : Teatro Malandro, *L'Éveil du printemps*, photo de répétition (2011). © Marc Vanappelghem

Le grotesque au revers du sublime…

Et d'un spectacle à l'autre, se dessine un style propre à Omar Porras, où le grotesque côtoie le sublime : comme l'explique Victor Hugo dans sa Préface de *Cromwell*, « tout dans la création n'est pas humainement *beau*, […] le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière [1]. » Or précisément, l'esthétique du Teatro Malandro s'inscrit dans cette lignée de créateurs oxymoriques car elle joue de la mise en tension du laid et du sombre avec le beau et le magique et du contraste qu'ils produisent. Et ce faisant elle relie les personnages, déformés par leur maquillage expressionniste et leurs attributs, à notre propre humanité, chaque créature ainsi réalisée appelant en nous l'humain.

De fait, Omar Porras parvient toujours à faire du théâtre l'endroit d'une sublimation des univers qu'il touche, aussi âpres soient-ils. Sublime littéralement est son plateau, de *sublimis*, « qui va en s'élevant », c'est ce qu'il prouve sur pièces avec cet *Éveil du printemps* créé le 9 novembre 2011 à Genève, qui connaît déjà une belle tournée jusqu'en juillet prochain, de Paris à Shizuoka, et dont le public sort ému au plus profond. Peut-être parce que ce qui est présenté au plateau par cette esthétique du grotesque et du sublime touche d'autant mieux l'indicible, l'inconscient, l'inaccessible, celle d'une période d'entre-deux, celle où l'adolescence bascule violemment vers l'âge adulte, au prix d'une découverte parfois angoissante de la sexualité et de la tentation de la mort.

Pour un symbolisme magique

La création artistique de ce passeur de rêves et de cauchemars qu'est Omar Porras ouvre à un monde où se transforme la réalité observable par une segmentation et une stylisation des gestes et des déplacements, par l'usage de la métonymie et de la suggestion toujours haute en couleur et picturale. Son théâtre multiplie les tableaux où sont ménagées entrées et sorties, transitions en fondus enchaînés ou en juxtapositions volontairement radicales, et après avoir travaillé avec minutie la précision physique des acteurs, après avoir sculpté en orfèvre la composition d'un univers musical, c'est la lumière qu'il appréhende en peintre, en cherchant des pleins feux, des éclairages latéraux comme chez Vermeer ou des clairs-obscurs à la Titien.

Par le truchement d'une esthétique somme toute symboliste, par la fantaisie des costumes, des postiches et des perruques, comme par l'univers sonore de ses spectacles et par ses effets de prestidigitateur (pluie de



scintillements venue des cintres ou orage et chute d'eau, volée de serpentins ou feu de Bengale…), le cadre spatio-temporel se déréalise et les personnages sont tirés vers un monde onirique.

Un plateau laboratoire

Sublime par la force de ce qu'il parvient à déclencher chez son public, mais aussi par son acharnement à creuser le plateau par de nouvelles expérimentations, par de nouveaux croisements des techniques, par un sens aigu de la recherche, Omar Porras a fait de son théâtre un espace laboratoire, presque réformateur, où il cristallise dans une forme qui se cherche son besoin de se déprendre des conventions illusionnistes comme du geste formaliste d'un théâtre mental. En ce sens, nous pouvons assurément le porter au rang, non des faiseurs, mais des chercheurs dotés d'une ferveur et d'une endurance d'artisan démiurge, de Meyerhold à Grotowski, de Stanislavski à Dullin.

Et cette recherche qui se mène concomitamment avec tous les ingrédients de la représentation est une profession de foi. Depuis plus de vingt ans, Omar Porras étudie la nature du jeu de l'acteur, son rituel et sa phénoménologie avec une rigueur absolue exercée sur soi-même et sur l'équipe qu'il fédère d'un projet à l'autre, sans postulat ou théorie préconçue, mais avec un empirisme qui fait du plateau le lieu où se lit *organiquement* le texte dont il se saisit.

Pour une méthode de création

Cette recherche a son espace privilégié dans les répétitions qui ne sont nullement des lieux de concrétisation d'idées préalables, mais deviennent un temps engagé pour l'acteur qui travaille à l'exploration d'un personnage (sans que pour autant aucune distribution ne soit définitive jusque tard dans le processus de création), comme à l'élaboration d'une méthode collective d'aborder le plateau où chacun apporte sa contribution.

Mais la démarche suivie repose aussi sur l'exercice systématisé d'un entraînement quotidien quasi anthropologique où Omar Porras sait faire siennes certaines techniques extrêmement physiques empruntées aux arts théâtraux du Japon, de Bali ou de l'Inde, comme les marches de Suzuki, la précision gestuelle des mudras du kathakali ou d'éléments propres aux danses kandy du Sri Lanka – quand il n'intègre pas dans son training du kalaripayatt[2].

De fait, ce metteur en scène au visage de Protée vise par sa direction à faire travailler constamment l'acteur, comme en Orient, sur sa présence par une conscience aiguë de sa dynamique et de l'énergie extra-quotidienne qu'il véhicule, à lui laisser être une force de proposition à partir de laquelle il peut façonner le spectacle dont les contours et chaque détail se dessinent progressivement, jusqu'à la première et au-delà. Et ce faisant, c'est tout son théâtre qui, donnant une vision très proche et pourtant autre du monde, devient une *camera obscura* ou une *lanterna magica* – un cas d'exception dans l'histoire du théâtre.

1. Victor Hugo, Préface de *Cromwell*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 69.
2. Le kalaripayatt est un art martial indien pratiqué dans l'État de Kerala.



PROGRAMME

28.02 – 01.03.12
17 H – 19 H
Atelier expérimental
et performatif
dirigé par Omar Porras
(ouvert au public)
À travers l'approche du jeu masqué, les participants sont invités à amener un CV et une lettre de motivation pour participer à une expérience utopique : *devenir Suisse !*
Plus de détails sur l'atelier : www.ccsparis.com

MARDI 28.02 / 20 H
Projection du film documentaire
Omar Porras, sorcier de la scène
(Suisse, 2008, 56')
réalisé par Miruna Coca Cozma,
coproduction PointProd
et Télévision Suisse Romande

JEUDI 01.03 / 20 H
La méthode Porras
Omar Porras en entretien
avec Alexandre Demidoff,
chef de la rubrique
Culture & Société
du quotidien *Le Temps*



© ETH-Studio Monte Rosa / Tonatiuh Ambrosetti

La nouvelle cabane Monte Rosa

Pour fêter ses 150 ans d'existence, l'ETH s'est offert un beau cadeau sous la forme d'une démonstration d'architecture. À l'initiative du professeur M. K. Eberle-Haegi, les élèves du professeur Andrea Deplazes se sont mis au travail sur un thème très particulier : la réalisation d'une cabane de montagne, au milieu des glaciers, à 2 883 m, en ce début de troisième millénaire. —— **Par Bernard Attinger**

● **ARCHITECTURE**

JEUDI 05.04.12 / 20 H
Andrea Deplazes
La nouvelle cabane Monte Rosa

L'étude puis la réalisation de la cabane Monte Rosa à 2 883 m d'altitude démontrent que l'architecture peut être autre chose que du bling-bling ou de l'esbroufe, que l'efficacité et l'ingéniosité peuvent primer sur le m'as-tu-vu. En effet, on rencontre trop souvent, dans nos revues d'architecture, des réalisations soi-disant contemporaines qui négligent un aspect qui doit aujourd'hui dominer la réflexion : comment construire avec le moins d'énergie grise et consommer la quantité la plus faible d'énergie fossile.

Dans le cas Monte Rosa, comme exercice réel, chaque étudiant a conçu un projet. Une première sélection a été faite pour n'en développer qu'un petit nombre, puis vingt-deux étudiants, regroupés sous le nom de « ETH-Studio Monte Rosa » se sont penchés sur le dernier projet retenu. Ils l'ont affiné puis ont travaillé sur les moyens à mettre en œuvre pour sa réalisation : concept de construction, études de détail, dessin des éléments préfabriqués en tenant compte des possibilités de transport à une telle altitude. Ce travail a duré quatre semestres et chaque étudiant y a apporté sa contribution. Il s'est agi, là, de l'apprentissage du métier d'architecte, ce métier qui va de la conception à la réalisation physique, y compris celles des installations techniques.

Une construction de tous les défis

En parcourant la publication : *Nouvelle cabane du Mont Rose CAS* éditée par l'ETH Zurich, ou en visionnant le film du montage de la cabane, on saisit, à travers les étapes de pose des éléments préfabriqués, tout le processus de conception, de planification et tout le travail de réflexion et de concertation qui ont été nécessaires à l'aboutissement de cette œuvre collective. On pense au tailleur de pierre du Moyen Âge qui, dans son atelier, dessinait puis réalisait la clef de voûte qui allait être posée 20 mètres au-dessus du sol et tenir l'ensemble des arcs. Là-haut, entre rochers et glaciers, on voit la construction du socle puis la pose, précise, des pièces d'un grand puzzle de cinq niveaux. Tout se complète, s'ajuste sur la base des plans d'exécution. Rien n'a été laissé au hasard car, à cette altitude, les corrections deviennent très difficiles. Quand on compare ce travail avec l'approximation et les bavures de nos chantiers, on se dit que cette leçon d'architecture et de construction mériterait d'être diffusée du plus grand des architectes au plus petit des manœuvres.

Dans un environnement hostile, il était indispensable de rechercher une grande autonomie et d'aborder aussi les problèmes des techniques du bâtiment (CVSE) de la manière la plus innovante, possible en respectant les règles de la protection de l'environnement et du développement durable.

Éco cabane

Le concept – réaliser le volume le plus compact possible, avec la plus petite surface de déperdition – est un modèle du genre. L'énergie électrique est apportée par une façade de cellules photovoltaïques. L'autarcie du bâtiment se situe autour de 90 %. L'eau est fournie par la fonte des neiges, stockée dans une cavité souterraine 40 mètres au-dessus de la cabane, pour ne pas avoir à la mettre sous pression, et son chauffage est assuré par le soleil. La bonne orientation des vitrages, selon le principe du captage solaire passif, une ventilation contrôlée et une installation « chaleur-force » sur le réservoir d'eau chaude solaire, assurent le confort du bâtiment et de ses occupants.

Cette réalisation brille par ses qualités de rationalité esthétique, d'inventivité et par la technologie mise en place pour lui donner son indépendance. Combien de fois n'a-t-on pas dit que le beau résidait dans la logique et la simplicité ? Le résultat : exemple pour des générations d'architectes, qui doivent prendre leurs responsabilités par rapport à l'avenir de la planète… Certains nostalgiques regretteront la cabane construite sur place avec les pierres du lieu et l'apport, par chaque visiteur, de sa part de bois de chauffage, mais n'avons-nous pas changé de siècle ?

Bernard Attinger est architecte et actuellement président de l'association Altitude 1 400 qui traite des problèmes d'aménagement du territoire.







Taiyo Onorato & Nico Krebs
Happy Ending, 2006 et *Broken Street Line*, 2008



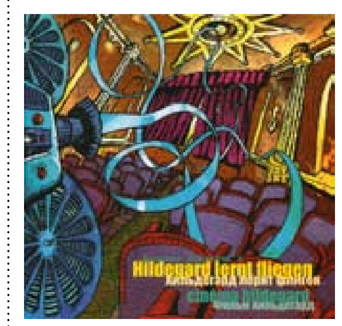
© Reto Andreoli

Une colère baignée de piraterie et de contes nordiques

Le collectif cuivré du chanteur bernois Andreas Schaerer régale des publics d'ici et d'ailleurs sans se prendre au sérieux. —— **Par Alexandre Caldara**

• **MUSIQUE**

MERCREDI 28.03.12 / 20 H
Hildegard lernt fliegen



Hildegard lernt fliegen
DVD/CD. Film, *Tales Wander*.
CD, *Live in Moscow*.
Unit Records

Si Antoine de Saint-Exupéry était né à Berne dans les années 1970, peut-être aurait-il écrit : « Dessine-moi Hildegard lernt fliegen ? » Et le nouveau petit prince Peter Bäder aurait dessiné une silhouette ébouriffée à la proue d'un bateau, ou une Heidi contemporaine blottie à l'arrière d'une luge. La création d'un remue-ménage doux-amer par un dessinateur qui donne de la vitesse à un groupe de musique. De l'improvisation dans des cases. Et un crayon qui réécrit la mélodie. Reprenons. Hildegard est un personnage imaginaire créé par le funambule de la voix Andreas Schaerer afin de devenir un sextet, un cabaret, un clafoutis, une farce, un orchestre, et Peter Bäder, un illustrateur qui habille l'esthétique du groupe, qui plante une fourchette dans le sol, qui sème la tempête dans des univers apparemment calmes.

Reprenons encore ; Hildegard depuis 2005 n'apprend pas seulement à voler. Hildegard amuse la galerie avec ses saxophones hurlants et une voix parfois magistrale, souvent traînante. Donc Hildegard lernt fliegen propose des fables plongées dans la mémoire de Kurt Weill et de Frank Zappa, puis divague, s'en va en forêt, lève les yeux au ciel pendant les mariages et les enterrements. Hildegard, c'est aussi une grappe de chapeaux, de casquettes et un crâne lustré autour d'une contrebasse ou une idée du jazz. Une bande de copains qui ne se prend pas au sérieux et qui pourtant salit le scat avec obstination et régale très largement des publics d'ici et d'ailleurs, en grommelant, parfois en anglais, parfois en suisse-allemand une colère helvétique baignée de piraterie et de contes nordiques. Vous suivez ?

Hildegard lernt fliegen prend au cirque sa bouffonnerie et sa gravité, et à la pop sa légèreté éthérée. Cela donne un produit à la croix blanche facilement exportable et des numéros de clowns où on attend la musique, mais… Andreas Schaerer, ce mutant de la voix qui semble aimer autant Sinatra que Rahzel, la boîte à rythmes vivante de The Roots, ce crooner nourri de hip-hop et de castrats, de numéro de passe-passe, compose avec virtuosité des rengaines et parfois cela va plus loin. Ainsi le morceau « A Tale From The Forest » que l'on peut entendre sur le disque *Vom fernen Kern der Sache* propose de multiples renversements. Cela commence comme les Italiens de Musica Nuda, en toute sobriété une contrebasse perdue dans l'immensité, puis une clarinette basse qui souffle en obscurité et quelques tintements de xylophone pour arriver sans s'en rendre compte vers une voix claire évoquant Radiohead. On reste sur ce versant longuement, avec des interruptions de batterie jungle et cela se termine par un épilogue langoureux à l'accordéon. Beaucoup de mélancolie se cache derrière l'orgie de sons qu'on croit entendre au départ, ce n'est pas le moindre charme du groupe. Mais le secret tient peut-être aussi à ses souffleurs : Andreas Tschopp enroule son sousaphone autour du corps, Matthias Wenger recherche les aigus à travers saxophones alto et soprano, Benedikt Reising s'occupe de moduler les basses au baryton pendant que le contrebassiste Marco Müller et Christoph Steiner à la batterie font mieux qu'assurer la rythmique, ils dérapent et changent d'axes constamment.

Delirium musical

On croyait écouter une énième fanfare tzigane revisitée et nous voilà dans *Pierre et le Loup* arrosé d'acide. Le morceau se nomme « But A Dream Within A Dream » et se présente comme une série de souffles, d'agonies, puis le trombone se fend la gueule et se disloque. Et le climat évolue vers un big band des années 1950 de Broadway, classicisme et langueur. Évidemment, cela ne pouvait durer, des spasmes de free-jazz contaminent le morceau. Tout cela se joue toujours avec humour, Hildegard ne vole pas et ne se brûle pas les ailes, mais propose un épuisement de tous ses rêves. Le crooner devient un pépère qui ralentit sa voix, comme une action sportive revisitée à l'infini. Hildegard raconte des histoires, les essaiment et donne à l'âme slave un parfum de röstis pas désagréable.

Alexandre Caldara est journaliste généraliste et culturel pour *hotelrevue*, www.theaterkritik.ch et la revue *Dissonance*.

Festival Extra Ball 2012

Extra Ball est le festival du Centre culturel suisse dédié aux spectacles vivants, en particulier à des projets hybrides, transdisciplinaires, de formats divers. L'édition 2012, focalisée sur la scène romande, propose plusieurs créations, des collaborations inédites et des adaptations. D'autres projets viendront s'ajouter aux six propositions présentées ici. —— **Par Simon Letellier**

• **FESTIVAL EXTRA BALL 2012**

25 – 28.04.12



© Dorothée Thébert

La compagnie de Genève

Anne Delahaye & Nicolas Leresche
Le Corps du trou (75')
Adaptation

Remplir un spectacle en partant du vide est un pari risqué. Pourtant, la danseuse Anne Delahaye et le comédien aux multiples facettes Nicolas Leresche – qui forment la compagnie de Genève – ne semblent pas avoir été effrayés par l'enjeu. Déjà en 2008, ils avaient créé la surprise avec *Magica Melodia*, un premier spectacle présenté au festival de la Bâtie à Genève. Le projet, qui mêlait cirque, danse et mélodrame, questionnait la façon dont nous mettons en scène et dont nous romançons nos vies, mais également la notion du vrai et du faux dans le cadre d'une représentation. Depuis, ils poursuivent un travail singulier et transdisciplinaire, tout en collaborant avec différentes compagnies romandes (Maya Bösch, Massimo Furlan, Yan Duyvendak, l'Alakran, Nicole Seiler, etc.).

En 2011, ils créent *Le Corps du trou*, spectacle chorégraphique et théâtral qui se présente sous la forme d'une installation performative. Le titre fait référence à une expression des Papous qui matérialise cette ambiguïté provoquée par le vide. Mais ce vide n'est pas le néant, il existe pour se remplir de nos angoisses, de nos rêves, de nos fantasmes.

Une première séquence tonitruante propose un accéléré de l'actualité poussé jusqu'au paroxysme d'un absurde hilare, qui, par ricochet, permet de s'extraire de ce niveau de réalité. Le spectateur est ainsi préparé à se confronter au vide. Il pénètre dans un environnement bordé de fines membranes dorées et frémissantes. Autour d'un feu de camp, Anne Delahaye raconte, par bribes, une expédition mystérieuse, alors que Nicolas Leresche vient perturber ce voyage en amenant un autre degré d'étrangeté. On est dans un temps étiré, autonome, à mille lieues des tracas du quotidien et des agitations urbaines. Ce vide habité par différentes touches infra-minces prend une dimension extraordinaire.

Ce projet, créé en étroite collaboration avec Rudy Decelière (plasticien sonore), Sébastien Grosset (auteur et philosophe) et Gilles Baron (chorégraphe et concepteur lumière), est emblématique de la créativité et de la vitalité de cette scène émergente romande qui allie les arts vivants pour créer une expérience où le spectateur ne ressort pas indemne mais agréablement et durablement troublé.

Perrine Valli & Carla Demierre

La Cousine Machine (30')
création
en coproduction avec le festival concordan(s)e

Après un premier passage sur la scène du CCS le 14 avril 2012, le duo Perrine Valli et Carla Demierre revient honorer le festival Extra Ball d'une deuxième représentation de *La Cousine Machine*, leur projet créé à l'occasion du festival concordan(s)e. La chorégraphe et l'écrivaine invitent le spectateur à un voyage improbable, fruit de leur rencontre provoquée par Jean-François Munnier, directeur du festival concordan(s)e, mais aussi de leurs peurs respectives face à cette nouveauté inquiétante de la création à deux, de leur envie et de leur curiosité face cette expérience unique. Le résultat est une autre rencontre. Celle entre deux disciplines dans lesquelles elles excellent respectivement et qu'elles n'hésitent pas à mettre au service de l'autre, pour le plus grand bonheur des spectateurs.



© Simon Letellier

Sébastien Grosset & Michèle Gurtner

Les Rapports oraux des services (30')
création

Un « off », c'est-à-dire une discussion officieuse entre une personnalité publique et des journalistes, est le point de départ du projet scénique intitulé *Les Rapports oraux des services*, créé par Michèle Gurtner et Sébastien Grosset spécialement pour Extra Ball. Ce projet, aux forts traits d'étude, est une plongée dans la parole d'un personnage public, en recourant exclusivement au dialogue entre une actrice et un dramaturge. L'objectif étant de traiter la transcription littérale du dialogue off de cette personnalité politique avec un groupe de journalistes comme s'il s'agissait d'une œuvre d'un auteur ayant construit une figure du pouvoir. Il n'est pas là question de reproduire cette conversation en imitant la gestuelle et l'intonation de cette personne publique, mais d'instaurer une mise à distance volontaire, encore augmentée par un texte nouveau qui reprend les mouvements syntaxiques de la transcription et qui la précède comme pour mieux déboucher sur elle. L'atmosphère presque délirante qui se dégage du dialogue originel, mais sorti de son contexte, donne au rôle de l'actrice un semblant irréel, cocasse et inquiétant. En se concentrant sur la matérialité du langage, la pièce à caractère expérimental se rapproche de la poésie sonore. *Les Rapports oraux des services* révèlent une attention particulière portée sur la sonorité et



© Céline Mazzon

la structure de la parole plus que sur le sens. La forme sert ici un autre fond que celui d'origine.

Après sa licence en lettres de l'Université de Lausanne, Sébastien Grosset a travaillé comme dramaturge pour Marcella San Pedro, Sandra Amodio, Andrea Novicov, ou encore Christian Geffroy Schlittler. Il écrit la plupart de ses pièces pour le Club des arts, collectif dont il est co-fondateur. Formée à l'école Dimitri au Tessin, l'actrice Michèle Gurtner a collaboré avec les metteurs en scène François Gremaud et Oskar Gomez Mata.



© Sophie Chaubaroux

ensemBle baBel

créations à l'occasion du centenaire
de la naissance de John Cage

Parce que John Cage a tenté tout au long de sa carrière d'inscrire l'art dans la vie, de sortir la musique de la scène moribonde pour la replacer au milieu des gens, dans leur quotidien et leur environnement, en cette année anniversaire de John Cage, l'ensemBle baBel propose de lui rendre hommage à travers une multitudes d'actions et de performances ayant pour objectif de faire revivre non seulement sa musique, mais sa philosophie. Plutôt que le concert traditionnel, c'est l'action concrète, l'action commando, participative, inattendue, impliquée, que l'ensemBle baBel a décidé de mettre en œuvre, en s'associant notamment avec le compositeur suisse d'origine hongroise Istvan Zelenka, afin de rappeler que l'art selon John Cage, ne peut être qu'un art vivant.



© Catherine Monney

Théâtre en flamme

Denis Maillefer
Ariane dans son bain (40')
Adaptation

Oubliez les salles de spectacles, le rapport entre gradins et plateau, ou bien les espaces ouverts dans lesquels spectateurs et acteurs s'entremêlent. Ici, vous êtes trois, quatre ou cinq personnes, dans une salle de bains, et devant vous, tout près, une jeune femme installée dans sa baignoire fait émerger sa tête à travers une épaisse couche de mousse savonneuse. Pendant quarante minutes, la comédienne Aline Papin dit le monologue d'Ariane, l'héroïne de *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, plus précisément le chapitre où elle rêve et fait son spectacle en solitaire, en se préparant à retrouver Solal, son amant qui revient de voyage le soir même.

Le spectateur peut être un peu gêné, se sentir voyeur, étant si proche de la comédienne et des autres personnes dans cet espace confiné. Mais petit à petit, le récit permet de dépasser ces contingences. La femme digresse sur la taille du cou des girafes, l'usage et la saveur des fruits mûrs, se rappelle le corps de son amant, se caresse, s'impatiente. Le charme opère, le propos est obsessionnel, cocasse, drôle parfois, et la fusion entre texte et contexte crée une situation délicieusement sensuelle. Mais l'actrice au bain reste dans son propre monde, elle ne s'adresse qu'à elle-même et « ignore » le public. Son délire ne fait qu'accentuer sa solitude.

La compagnie Théâtre en flamme, menée par son metteur en scène Denis Maillefer, a créé une quarantaine de pièces depuis sa création en 1987, dont les récentes *Quand Mamie* (2009), *Looking for Marilyn (and Me)* (2010), ou *Le Charme obscur d'un continent* (2011). Ses pièces sont régulièrement présentées dans des théâtres tels que Vidy ou l'Arsenic à Lausanne, Nuithonie à Fribourg, le Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds ou le Grü à Genève. *Ariane dans son bain* est présentée dans des salles de bains privées sous l'égide de théâtres ou de festivals.

Patricia & Marie-France Martin

Là non plus plutôt là là oui c'est là (30')
création

En 2011, au Centre Pompidou, les artistes plasticiennes et performeuses Patricia et Marie-France Martin avaient surpris avec la série des *Patrick*, des conférences – performances aux allures d'exploration autobiographique sur fond de gémellité. Pour Extra Ball, elles cueilleront des mots et des sons, dont ceux de l'ensemBle baBel, elles décortiqueront le syndrome du coucou, elles iront musarder Ramuz, Cage ou Rousseau dans une création où la surprise sera un ingrédient majeur.



© Robert Hofer



Portrait illustré par Claudia Jordi, étudiante à la Haute École de Lucerne

Jacqueline Burckhardt : la passion du sens

Cofondatrice de la fameuse revue *Parkett*, Jacqueline Burckhardt est une figure clé, mais discrète, de la scène culturelle suisse. Nous avons rencontré chez elle à Zurich cette historienne de l'art passionnée de création contemporaine, d'architecture et d'art ancien. —— **Par Mireille Descombes**

Toute personne qui, en Suisse, s'intéresse à l'art contemporain a sans doute croisé un jour la route de Jacqueline Burckhardt. Souvent d'ailleurs sans le savoir tant cette historienne de l'art suisse alémanique est en effet aussi discrète qu'influente. Elle écrit, participe à de nombreux jurys et commissions, conseille les collectionneurs institutionnels et sans doute aussi les privés. Elle défend les jeunes créateurs et compte parmi ses amis les artistes contemporains les plus importants. Elle peut ainsi, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle, vous raconter ses merveilleuses rencontres avec Andy Warhol, évoquer la personnalité complexe de Sigmar Polke ou se réjouir de la générosité de Pipilotti Rist. Autant dire qu'on l'écoute bouche bée.

Le feu de l'actualité, la compétition avec ses pairs, la banalisation agressive des pages *people* ? Ce n'est pas sa tasse de thé. Jacqueline Burckhardt, née en 1947 à Bâle, préfère la discrétion des coulisses et l'intensité de la recherche. « Une sorte d'éminence grise » de la culture suisse, résument de fins connaisseurs. La définition lui plaît assez. *« N'oubliez pas que j'ai une formation de restauratrice d'art. C'est un métier où l'on a l'habitude de rester un peu dans l'ombre »* ajoute-t-elle. Elle déteste aussi l'ennui de la routine et la poussière des institutions. Sa trajectoire se révèle donc bien moins rectiligne qu'on pourrait l'attendre d'une fille de diplomate issue d'une famille patricienne bâloise. *« Ma vie est un drôle de mixed grill »*, admet-t-elle dans un éclat de rire. Pas toujours facile de la suivre quand, dans son bel appartement zurichois de la vieille ville, à deux pas d'une paisible place où glougloute une fontaine, elle évoque les racines de sa passion pour l'art.

Départ donc pour Rome, où tout a commencé. *« J'y ai vécu de 6 à 10 ans. Et c'est là, dans cette cohabitation avec le passé et les strates de l'histoire, qu'est née ma passion pour l'archéologie. Car oui, au départ, je voulais devenir archéologue de terrain. »* Quand la famille rentre en Suisse et s'installe à Berne, la jeune fille passe ses vacances sur des champs de fouilles près de Naples. De merveilleux souvenirs.

Touche-à-tout

Et au moment d'entamer des études supérieures, le besoin de rester en contact étroit avec la matière et les objets est toujours là. Devenir restauratrice d'art lui semble un bon moyen de le satisfaire. Afin de préparer l'entrée à l'Istituto Centrale del Restauro à Rome, Jacqueline Burckhardt suit les cours d'histoire de l'art à l'Université de Zurich. *« J'ai cru mourir. Les salles étaient sombres, les diapositives qu'on nous projetait affreuses, le ton des professeurs monotone, les étudiants s'ennuyaient. De quoi m'encourager à partir au plus vite. »*
À Rome, l'atmosphère est tout autre, l'équipe solidaire et soudée, les œuvres étudiées de grande qualité. *« J'ai même eu l'occasion de travailler sur* La Flagellation du Christ *de Piero della Francesca*, se souvient-elle fièrement. *Bon, uniquement dans le bord, mais tout de même ! »*

« Ma vie est un drôle de mixed grill »

Pour satisfaire sa soif de terrain et, déjà, son intérêt pour l'architecture, elle se spécialise en peinture murale. Dublin, Brasov dans la Roumanie de Ceausescu, Venise, les chantiers se succèdent. Une mission très difficile de l'Unesco à Göreme, en Anatolie, sera déterminante pour la suite de sa carrière. *« C'était un énorme challenge pour une femme, d'autant plus en période de ramadan. Comme il n'y avait rien à faire le soir, j'apprenais la poterie et je donnais des cours d'allemand à des marchands de tapis. Mais j'ai attrapé une vilaine hépatite virale et j'ai dû rentrer pour me soigner. »*

Retour en Suisse donc, et retour à l'université car les médecins lui interdisent pour un certain temps tout contact avec les produits chimiques. Elle travaille sur le peintre et architecte maniériste Giulio Romano, l'élève favori de Raphaël, artiste universel à la cour de Federico Gonzaga à Mantoue – elle lui consacrera sa thèse – puis entre au Kunsthaus de Zurich comme restauratrice. Parallèlement, elle commence à s'intéresser de plus en plus à l'art contemporain, notamment par le biais de la performance.

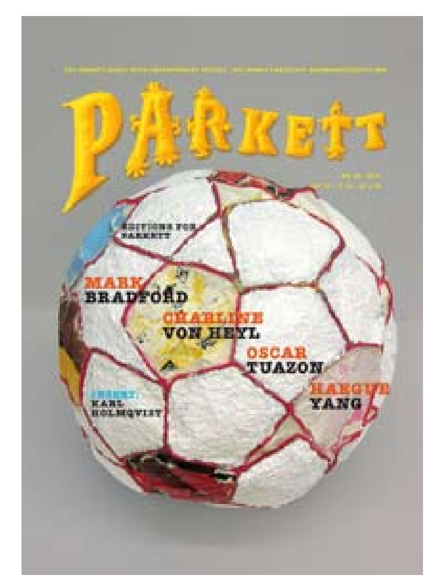
Plus question désormais de se limiter à l'offre culturelle zurichoise. Avec la critique et curatrice Bice Curiger, qu'elle a rencontrée en histoire de l'art à l'université, elle part à la découverte de la scène new-yorkaise, y rencontre Laurie Anderson et bien d'autres. Et en 1984, en collaboration avec trois autres complices, les deux jeunes femmes créent *Parkett*, une revue d'art bilingue (allemand/anglais) qui se veut un pont transatlantique entre l'Europe et les États-Unis. Dans ses numéros qui visent l'excellence tant dans le choix des artistes que dans celui des auteurs, on découvre Katharina Fritsch, Sigmar Polke, Paul McCarthy ou les Suisses Peter Fischli et David Weiss. Chaque collaboration débouche en outre sur une édition limitée, des multiples qui, au fil des ans, vont devenir des objets de collection fort recherchés.

Après quelques années, Jacqueline Burckhardt quitte son poste de restauratrice au musée. *« Ma tâche consistait essentiellement à jouer les policiers et à déceler le moindre dégât quand une œuvre partait en prêt ou nous revenait. Un peu frustrant quand on a connu autre chose. »* L'historienne de l'art met alors son œil, son savoir et son immense réseau au service de diverses institutions, fondations et entreprises. D'abord, le département Arts visuels de la Fédération des coopératives Migros, puis la Fondation Nestlé pour l'art. Parallèlement, elle est membre puis présidente de la Commission fédérale des beaux-arts où elle lutte pour que des bourses soient également attribuées aux architectes et aux critiques. Toujours sa passion de la globalité, son refus des cloisons entre les disciplines.

Quand Novartis lui propose, en 2006, de succéder au grand curateur Harald Szeemann en tant que conseillère artistique, elle est ravie. Il s'agit en effet de choisir les œuvres destinées au campus de Bâle de l'entreprise pharmaceutique, des bâtiments construits par de prestigieux bureaux d'architectes comme Sanaa, Diener & Diener, Frank Gehry et bien d'autres. *« Faire une collection de noms ne m'intéresse pas. Ce qui me plaît, c'est de chercher le meilleur accord possible entre une œuvre et son contexte, afin qu'elle puisse parler, rayonner et faire sens. Toujours mon côté peinture murale. J'aime que les œuvres aient un environnement qui leur convient. Ce qui, même dans les musées, est loin d'être toujours le cas. »*

L'accord entre les gens, aussi, lui tient à cœur. Pour éviter blocages, conflits stériles et discussions, elle a compris que, même quand on s'occupe d'art dans les entreprises, il faut toujours dialoguer au plus haut niveau. *« Ce que j'appelle ma théorie du "Hochnebel" (stratus, réd.)*, rigole-t-elle. *Aller vers le soleil ou choisir de rester en bas. Mais ne jamais se placer dans le Hochnebel. C'est le pire endroit, l'horizon est bouché, on ne voit plus rien. »*

Dans un monde qui court derrière la performance, Jacqueline Burckhardt se revendique d'un certain hédonisme. Elle aime notamment beaucoup écrire, « pour réfléchir ». Et si aujourd'hui, l'aventure de *Parkett* continue (même si la parution est passée récemment de trois à deux numéros par an), c'est aussi grâce à l'amitié. On l'interroge donc tout naturellement sur la Biennale de Venise dirigée en 2011 par Bice Curiger et à laquelle on ne doute pas un instant qu'elle ait participé. *« J'ai effectivement fait plusieurs voyages avec elle, notamment au Brésil, en Colombie et à Moscou. Et j'ai passé pas mal de temps à Venise. Il n'y a rien qu'on ne discute pas ensemble. On y est tellement habituées. Et si le Tintoret était présent dans cette manifestation dédiée à l'art contemporain, je n'y suis sans doute pas totalement étrangère. »*



Couverture du numéro 89 de la revue *Parkett*

Jacqueline Burckhardt en quelques dates

1947 : Naissance à Bâle. Elle grandit à Prague, Oslo, Stockholm, Rome et Berne.

1968-1972 : Istituto Centrale del Restauro à Rome.

1979-1982 : Restauratrice et curatrice du programme de performances au Kunsthaus de Zurich.

1983 : Cofondatrice et coéditrice du magazine *Parkett*.

1986-1989 : Directrice du département Arts visuels à la Fédération des coopératives Migros.

1989 : Collaboratrice de l'exposition « Giulio Romano » à Mantoue. Cocuratrice de l'exposition « Meret Oppenheim » à la Kunsthalle de Winterthour.

1992-1998 : Membre (et présidente depuis 1995) du conseil de fondation de la Fondation Nestlé pour l'art.

1993 : Doctorat à l'Université de Zurich : « Giulio Romano : Regisseur einer verlebendigten Antike ».

1998-2006 : Présidente de la Commission fédérale des beaux-arts.

Depuis 2006 : Conseillère artistique pour le Campus Novartis à Bâle.

Depuis 2008 : Directrice de la Sommerakademie du Zentrum Paul Klee à Berne.

LES PROCHAINES CRÉATIONS
À LA COMÉDIE DE GENÈVE

Le Plaisir d'être honnête
Luigi Pirandello / Marie-José Malis
24.01–12.02.2012
L'histoire d'un homme qui cherche à tuer «la bête en lui» en jouant la vertu.

À Découvert
Manon Pulver / Daniel Wolf
13.03–01.04.2012
Cela se passe tout près de nous, au bord du lac Léman. Tout près aussi de nos catastrophes intimes.

Olga
essai de théâtre-document
Cédric Dorier, Nalini Menamkat
17.04–06.05.2012
Sur le destin d'une femme dévouée à l'histoire des déportés de la Seconde Guerre mondiale.

la comédie

Comédie de Genève, Bd des Philosophes 6, CH-1205 Genève, T.+41 22 320 50 01, www.comedie.ch

---

Carte blanche aux lauréats Accrochage [Vaud]

1 0 . 0 2 — 0 6 . 0 5

1 Robert Ireland, Bernard Voïta, Yves Mettler, David Hominal, Anne-Julie Raccoursier, Jean Crotti

2 Elisabeth Llach, Pauline Boudry / Renate Lorenz, Luc Aubort

9=10

mcb-a LAUSANNE
MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS

Palais de Rumine
Place de la Riponne 6
www.mcba.ch

ma – me 11 h – 18 h
je 11 h – 20 h
ve–di 11 h – 17 h

LiveInYourHead
Institut Curatorial de la Head – Genève

Janvier–juillet 2012

Musée de l'Art Extraterrestre
Une proposition de Renaud Loda, Christophe Kihm, Peter Szendy
27.01–25.02.2012
Vernissage le jeudi 26 janvier 2012

Strangely Luminous Bubble
Curatrice : Marta Riniker Radisch
09.03–04.04.2012
Vernissage le jeudi 8 mars 2012

La Radio Siamo Noi. Extended Nervous Systems and White Rabbits
Un projet de Laurent Schmid avec Mathieu Copeland, Samuel Gross et Ceel Mogami de Haas
26.04–26.05.2012
Vernissage le jeudi 26 avril 2012

Miroir du trichoptère
Avec Hubert Duprat
08.06–14.07.2012
Vernissage le jeudi 7 juin 2012

LiveInYourHead
Rue du Beulet 4, 1203 Genève

— HEAD
HAUTE ÉCOLE D'ART ET DE DESIGN GENÈVE
GENEVA UNIVERSITY OF ART AND DESIGN
WWW.HESGE.CH/HEAD



SCHWEIZERISCHES NATIONAL MUSEUM. **MUSÉE NATIONAL SUISSE.** MUSEO NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIUNAL SVIZZER. **Château de Prangins.**

Entre culture et nature

Site historique, expositions, activités, etc.

Musée national suisse. | Château de Prangins.
CH-1197 Prangins
+ 41 (0)22 994 88 90
www.chateaudeprangins.ch



L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



© Stefan Altenburger





© Courtesy Galerie chez Valentin, Paris

PÉRIMÈTRE ÉTENDU
Delphine Coindet

Après Jordi Colomer, c'est au tour de l'artiste Delphine Coindet d'exposer dans la galerie Art et Essai de l'Université Rennes 2. Invitée du master Métiers et Arts de l'exposition, elle propose un *work in progress*, autour de l'œuvre centrale *Podium Médicis*, initiée lors de sa résidence à la Villa Médicis à Rome en 2011/2012. Cette artiste au répertoire hétéroclite : formes géométriques, objets du quotidien, textures diverses et variées, oscille entre l'industriel et la récupération, entre l'utilisation de matériaux pauvres et luxueux. Réalisées à l'usine selon des plans et des schémas, ses sculptures environnementales sont pensées selon l'espace proposé et la dimension participative qu'elle souhaite y apporter. Public, performeur, acteur, danseur, musicien sont amenés à expérimenter ce décor empreint d'une théâtralité. *Podium Médicis*, présenté en partenariat avec l'auteure et performeuse Chloé Delaume, à la Villa Médicis dans le cadre du *Théâtre des Expositions #2*, et à la Nuit Blanche à Metz en 2011, symbolise des notions synonymes de pouvoir pour l'artiste : l'anticipation, l'émancipation, l'énonciation, l'invention, la modification, la résilience et la séduction. Suivant un *Périmètre étendu*, cette sculpture modulable dialogue avec d'autres œuvres de l'artiste, telle que la peinture sur carton *Phylactère* ; et avec des invités de Delphine Coindet comme l'écrivain et auteur de nombreuses pièces de théâtre, Narcisse Praz. Romain Salomon

Rennes, Galerie Art et Essai, Université Rennes 2, du 8 mars au 13 avril 2012

DAVID RENGGLI

David Renggli a quelque chose de dadaïste. Créé en 1916 à Zurich, dans l'idée de « briser les conventions imposées dans l'art et la littérature en vouant un culte à la liberté de création sous toutes ses formes », ce mouvement a bouleversé l'histoire de l'art et les générations suivantes d'artistes. Pour sa quatrième exposition à la galerie Chez Valentin, l'artiste zurichois fait régner un sentiment de l'ordre de l'absurde. Son œuvre, qui échappe à toute logique, semble résister à une interprétation rationnelle. Ses sculptures, photographies et peintures renferment une contradiction par l'assemblage de styles, éléments et matériaux. Manufacturées, bricolées, déstructurées mais recherchées, ses sculptures/installations ne sont pas faites au hasard. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Des matières antinomiques se côtoient, générant plusieurs lectures et cadrages sur une même œuvre. Une fragilité, un équilibre inintelligible parfois, créent un sentiment de force et de légèreté. Ses expositions sont comme un cabinet de curiosités « rempli » d'objets hétérogènes : sculptures parfois posées sur socle ou sous vitrine (ce qui leur donne un statut), peintures au mur, compositions photographiques de natures mortes, de mises en scène et de rapprochements éphémères. David Renggli nous emmène dans un monde onirique au potentiel comique, où chacun est libre d'imaginer l'Histoire et l'histoire de ce qui lui est proposé. RS

Paris, Galerie Chez Valentin, du 10 mars au 21 avril 2012



© Courtesy Galerie Campagne Première, Berlin



© Courtesy Galerie Anne de Villepoix, Paris

LE HIBOU TOURNE LA TÊTE POUR REGARDER AILLEURS
Vittorio Santoro

La nouvelle œuvre de Vittorio Santoro joue avec et sur le langage, s'extrait de films, romans, manifestes, tout ce qui peut être utile pour une nouvelle manifestation langagière. Ce terme qui désigne généralement les traducteurs et interprètes, convient parfaitement à son travail de mise en perspective d'un discours. Des mots et des phrases dessinés, peints, en lettres de néon, sonores se reflètent et se font écho dans des miroirs, sont illuminés par des ampoules… Plusieurs strates sont définies, plusieurs niveaux de lecture sont proposés. La lumière varie en fonction d'un langage sonore, qui lui-même change quotidiennement et se retrouve retranscrit dans la légende de *Goodbye Darkness IV – Elephants Don't Play Chess (a loose conversation on some aspects of BWV 1001–1006 with Kerwin Rolland) (2010)*, inspirée d'une conversation avec l'ingénieur et plasticien sonore Kerwin Rolland, autour des *Six Sonates et Partitas pour violon seul* de Jean-Sébastien Bach. Ses *time based text work* retracent le temps et l'espace d'un geste journalier d'une même phrase sur la même phrase, ce qui lui donne un effet sculptural. Recherches historiques, industrielles, performatives sont caractéristiques de ce travail que l'on peut retrouver dans son nouveau livre *D(a)edalus, My Father's Horse Taken From The Mill, a tourné en rond autour d'une statue de…* et lors du Nouveau Festival au Centre Pompidou (22 février – 12 mars 2012) avec son installation sonore *You Are Still Here*. RS

Paris, Fondation d'entreprise Ricard, du 6 au 31 mars 2012

URBAN DIAMONDS
Peter Aerschmann

Peter Aerschmann nous plonge dans un univers réel et surréaliste à la fois. À l'aide d'un logiciel informatique, cet artiste crée un espace virtuel dans lequel vient s'imbriquer de manière aléatoire (selon la technique du *loop*), des images collectées à travers le monde et qui constituent une base de données. Éléments connus, tranches de vie… sont extraits et isolés de la masse au moyen de la photographie et du film, pour être agencés dans un temps et un espace non déterminés. De manière cyclique, ses vidéos parfois interactives sont représentatives d'une certaine aliénation de l'individu dans la société. Les gestes humains et industriels sont répétitifs, le mouvement est ralenti, ce qui laisse au spectateur la possibilité de décrypter cette mécanique bien huilée.

Pour son exposition dans le *Project Room* de la galerie Anne de Villepoix, Peter Aerschmann présente ses dernières vidéos, dont une projection murale de *Urban Diamonds*, réalisées en 2011 lors d'une résidence au Cap et à Johannesburg en Afrique du Sud. Ces vidéos, dont une partie était visible lors de la dernière édition de Paris Photo, dressent un panorama de scènes quotidiennes africaines hors de leur contexte. La projection murale fait cohabiter différents ouvriers aux mouvements saccadés, dans un décor aux allures de *no man's land*. Dans un temps infini, l'individualité soulignée est replacée au sein d'un groupe, uni par un même geste mécanique similaire à une chorégraphie. RS

Paris, Galerie Anne de Villepoix, du 14 janvier au 25 février 2012

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Stefan Altenburger

MONSIEUR CHASSE !
Robert Sandoz

À 35 ans, Robert Sandoz figure parmi les metteurs en scène les plus talentueux de Suisse romande. Qu'il monte les textes d'Olivier Py, de Murakami, de Feydeau ou de Henry Bauchau, ses réalisations ne témoignent pas seulement d'un savoir-faire, mais aussi d'une humanité, d'un goût pour le récit, d'une science du rythme et de la forme, et encore d'un art de l'alternance entre tension et répit. Certains metteurs en scène sont minimalistes, agissent en creux. Lui construit des univers forts, ose des solutions spectaculaires, des univers souvent musicaux, et ces paris lui réussissent. En témoigne *Monsieur chasse*, créé en janvier 2011 au Théâtre de Carouge, à Genève. Pour le vaudeville des vaudevilles de Georges Feydeau, celui qui, en 1892, a permis à l'auteur comique de sortir de la disette et parader sur les trottoirs du Boulevard, Robert Sandoz a opté pour la ligne claire et un décor coulissant. Pas de murs latéraux, mais des rails sur lesquels glissent le divan du salon, les balcons et, surtout, les portes, véritables emblèmes claquants chez Feydeau. Joan Mompart en tête – son Moricet est simplement génial –, les comédiens adoptent cette idée de clarté et de jeu en mouvement. Pas de gras, chez ces personnages, ni de tics bourgeois. Mais une envie de comprendre comment on vit lorsqu'on a une femme et un chez-soi. Il y a dans cette mise en scène disloquée un côté Jacques Tati. Comme si la modernité charriait un vertige. Marie-Pierre Genecand

Théâtre de l'Ouest parisien, Paris, du 21 au 27 mars 2012





© courtesy Galerie Campagne PremiÈre Berlin

L'ÉPREUVE ET LES ACTEURS DE BONNE FOI
Robert Bouvier

La mise en scène est virevoltante, animée. Les acteurs, volontiers farceurs, marchent accroupis comme des canards, se poussent en bas du sofa ou s'embrassent furtivement dans le noir. Robert Bouvier, directeur du Théâtre du Passage à Neuchâtel, ne se limite pas à un genre théâtral donné. Il peut tout aussi bien orchestrer les mélancolies romantiques de *Lorenzaccio* de Musset, déployer les longues plages inertes des *Estivants* de Gorki ou encore trouver la veine comique et populaire des *Peintres au charbon* de Lee Hall. Ici, avec *Les Acteurs de bonne foi*, le metteur en scène romand joue à jouer, c'est-à-dire qu'il exploite à fond le procédé marivaldien de la mise en abyme dramatique. Soit une dame bien née qui demande à son valet, Merlin, de présenter une comédie pour divertir une invitée. Mêlant fiction et réalité, Merlin imagine une histoire où il croise les partenaires des couples existants et laisse la magie du théâtre opérer. Qui sait, l'art avec ses masques sait peut-être mieux que notre esprit ce qui est bon pour nous ? Le jeu sur la fiction anime aussi *L'Épreuve*, mise en scène par Agathe Alexis avec les mêmes comédiens (Robert Bouvier, Frank Michaux, Guillaume Marquet, etc.) Un riche citadin se transforme en valet pour éprouver l'amour de sa dulcinée. Il y a toujours chez Marivaux une cruauté à tester ainsi les limites de la probité. Mais la démarche est diablement théâtrale et les deux metteurs en scène de cette soirée se font un plaisir de l'explorer. MPG

Théâtre municipal de Colmar, les 22 et 23 février



© Augustin Rebetez

HANS WAS HEIRI
Zimmermann & de Perrot

Un plancher qui penche dangereusement, un miroir qui ment et ne renvoie pas l'image attendue, une porte qui se dérobe… Chaque spectacle des acrobates musiciens Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot détourne le réel et joue avec les objets usuels de notre quotidien. « *Nous cherchons l'impossible dans le possible. Les objets sont pour nous des êtres vivants* », observe le duo d'artistes helvétiques dont les productions de danse-théâtre sont plébiscitées en Suisse et à l'étranger. *Hans was Heiri*, leur dernière création, n'échappe pas à la règle de cet art inventif et ludique. Dans ce spectacle dont le titre signifie « bonnet blanc, blanc bonnet » en allemand, Zimmermann et de Perrot travaillent avec un immense bras articulé, machinerie scénique qui évoque le champ de foire plus que la scène de théâtre ou le plateau de danse. Entourés de cinq artistes de cirque – acrobates, mimes, danseurs et musiciens – les deux facétieux poursuivent une grande ambition : s'intéresser à l'infiniment petit. « *Nous construisons nos pièces en partant de ce qui est petit, de ce qui ne se voit plus, de ce qui refait surface dans les moments d'inattention, voilà ce que nous explorons et collectionnons* », expliquent les artistes qui travaillent ensemble depuis 1999. Une manière très modeste – très suisse en fait – de décrire une déferlante d'images et de mouvements qui, par la poésie et le talent, fascine durablement. MPG

Le lieu unique, Nantes, du 28 février au 3 mars
Théâtre de la Ville, Paris, du 11 au 15 avril



© Marc Wanappelghem

LA REINE DES NEIGES
Joan Mompart

Joan Mompart est un acteur et un metteur en scène ailé, sensible à l'univers musical, aux mots qui claquent dans l'air et à la beauté des images. Sa *Reine des neiges* reflète bien cette idée. Pour réchauffer le glacial conte d'Andersen, Joan Mompart opte pour deux belles solutions. D'une part, un orchestre joue les compositions du Suisse Christophe Sturzenegger. De l'autre, un système de projections animées crée un décor en mouvement : ville flottante et visages d'enfants qui se déforment sous l'effet d'un miroir maléfique. C'est magique et bien soutenu par trois comédiens virtuoses dans le jeu vif et le changement de costumes. À eux seuls, ils incarnent une quinzaine de personnages, du plus doux au plus effrayant. MPG

Théâtre de Corbeil-Essonnes, les 13 et 14 mars 2012



© Isabelle Meister

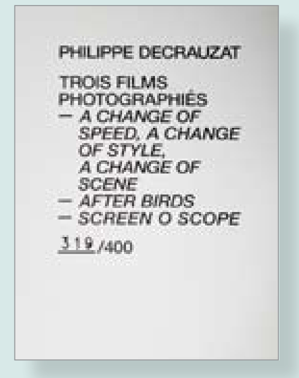
UTOPIE D'UNE MISE EN SCÈNE 2
Christian Geffroy Schlittler

Dans un entrepôt où s'entassent des produits divers, l'homme de théâtre Meyerhold (David Gobet) et le poète Maïakovski (Olivier Yglesias) se débattent entre l'élan révolutionnaire et son application. Au milieu d'eux, Nikolaï Erdman (Christian Geffroy Schlittler), un intellectuel plus jeune et avide de repères, recadre le débat. Christian Geffroy Schlittler aime faire descendre les figures tutélaires de leur piédestal. Et ce parti est jubilatoire pour les comédiens comme pour les spectateurs. *Utopie d'une mise en scène 2* explore le formidable essor artistique qui a accompagné sinon provoqué la révolution russe (1917-1920). Dispersé au cœur même du décor, le public assiste à deux spectacles en même temps. MPG

La Fermeture Éclair, Caen, du 25 au 27 avril 2012

L'actualité éditoriale suisse / Arts

Librairie du CCS



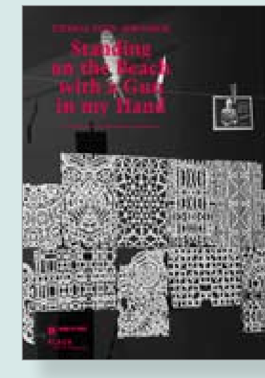


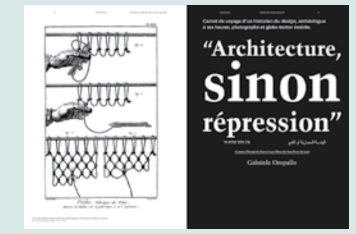


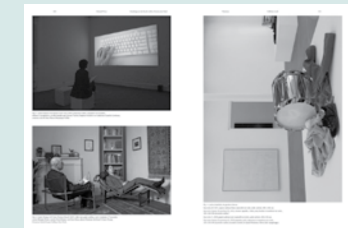


TROIS FILMS PHOTOGRAPHIÉS – A CHANGE OF SPEED, A CHANGE OF STYLE, A CHANGE OF SCENE – AFTER BIRDS – SCREEN O SCOPE
Philippe Decrauzat
Centre d'édition contemporaine

Peintre de l'abstraction et de l'op art, réalisateur de films selon la technique du *found footage*, Philippe Decrauzat joue avec la perception. Les lignes se meuvent pour une troisième dimension, les images sont récupérées puis recomposées pour de nouvelles séquences cinématographiques. À l'occasion de son exposition *Nystagmus* au Centre d'édition contemporaine à Genève en 2011, l'artiste passe du cinéma au livre. Il réalise un véritable objet d'art, issu de prises de vue de la projection de trois de ses films. Romain Salomon









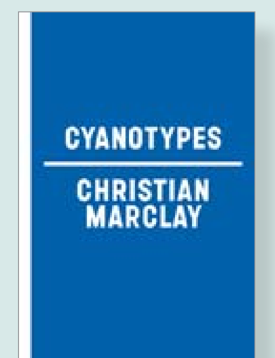
STANDING ON THE BEACH WITH A GUN IN MY HAND
Eternal Tour – Jérusalem – Ramallah
Éditions Blackjack

Cette publication est la trace d'une action menée depuis 2007 par l'association Eternal Tour. Créée à Genève par Donatella Bernardi, artiste, Sara Dominguez-Carlucci, experte en relations internationales, Noémie Étienne, historienne de l'art, et Asuman Kardes, artiste et juriste, l'association a créé un festival artistique et scientifique annuel. Le but est d'investir des villes comme Jérusalem-Est et Ramallah en 2010, pour « repolitiser la pratique du tourisme ». Intellectuels autochtones et étrangers interagissent pour livrer un événement et un livre aux multiples visages. RS



PULSATIONS
Catherine Gfeller
Éditions Periferia

Photographe et vidéaste, Catherine Gfeller traite de la condition humaine. Sous la forme de montages, elle présente l'agitation de la ville, des instants de vie, l'individu au milieu de la foule. Publié à l'occasion de son exposition *Pulsations* au Musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds (2010), au Centre régional d'art contemporain à Sète et au Kunstmuseum de Lucerne (2011), ce catalogue retrace les déambulations publiques et intimes de l'artiste. Des moments, des interstices, des signes d'un évènement en train de se passer ou à venir. RS



CYANOTYPES
Christian Marclay
Éditions JRP | Ringier

Venise fait désormais écho à son nom. Avec son installation vidéo *The Clock* (2010) également présentée au Centre Pompidou à Paris en septembre dernier, l'artiste américano-suisse Christian Marclay s'est vu décerner en 2011 le Lion d'or du meilleur artiste de la 54e Biennale d'art contemporain de Venise. Plasticien, vidéaste, musicien, performeur, l'artiste nous livre ses dernières expérimentations photographiques, sur cette surface photosensible bleue, plus connue sous le nom de cyanotype. RS



INTRO-RETRO/SPECTIF
Robert Ireland
Éditions Infolio

Robert Ireland navigue dans et hors du cadre. Peintures dans le *white cube*, interventions temporaires ou permanentes dans la sphère publique et privée, le définissent. Les villes de Lausanne, Genève et Fribourg accueillent sa pensée formelle. Dans une intro-rétro/spection, textes et entretiens font un point sur l'artiste et sa pratique artistique. La genèse, le contexte de création, son rapport au monde, à l'art, à l'écriture ; son questionnement sur la mémoire, le passé, l'espace… sont dévoilés. RS



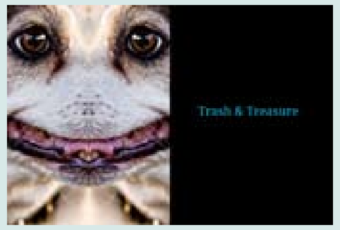
VALENTIN CARRON
Éditions JRP | Ringier

Avec ses sculptures, Valentin Carron détourne les images et symboles populaires et religieux. Il s'empare notamment de la culture suisse avec ses traditions et ses folklores. Des objets de différentes époques semblent être récupérés, déplacés et intégrés dans une contemporanéité, comme lors de son exposition au Palais de Tokyo à Paris en 2010. Avec ce nouvel ouvrage monographique, l'artiste présente son vocabulaire : croix en bois, sculptures à la Giacometti ou aux influences grecques, murs crépis… autant d'éléments référentiels. RS

Librairie du CCS

L'actualité éditoriale suisse / Arts



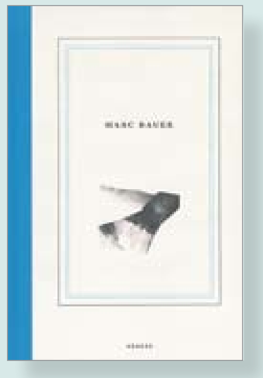


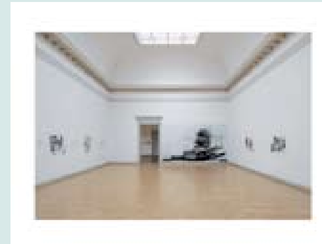


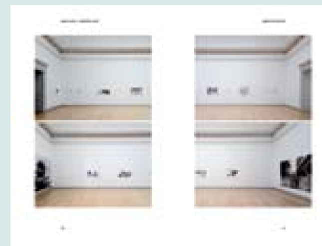


LES FRÈRES CHAPUISAT
Éditions Centre culturel suisse de Paris

L'exposition monumentale se termine à peine que les Frères Chapuisat reviennent nous envahir avec un livre, le premier qui reprend l'ensemble de leurs créations. Trente-huit projets illustrés par des photographies de montage qui révèlent l'envers du décor de ces œuvres un peu folles, où les Frères Chapuisat dorment, mangent et vivent sur place. Une façon de tester ces bestiaires fantasmagoriques avant que leurs occupants étranges (eux aussi dans le livre), aux têtes déformées, mais rappelant vaguement un animal familier, viennent s'y installer. S'il confirme leur nette préférence pour le bois, le livre nous révèle aussi avec quel brio ils manipulent et utilisent d'autres matériaux, comme le béton et le carton, pour assouvir leurs velléités créatives les plus folles. Simon Letellier









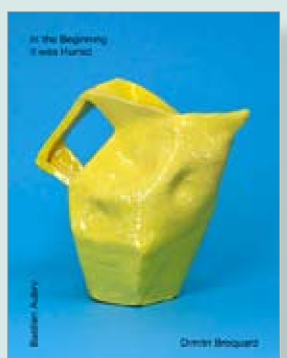
MARC BAUER
Éditions Kehrer

Le travail de Marc Bauer, qui fait partie des acquisitions récentes du Cabinet d'art graphique du Centre Pompidou (Paris), exposées en 2011, mélange mémoire collective et personnelle. Son dessin aux allures vives, parfois comparable à un croquis, véhicule une attitude d'urgence et d'immédiateté. Pour son exposition au Kunstmuseum de St-Gall (Suisse), cette monographie retrace ses différentes séries telles plusieurs narrations historiques, suivant sa technique de fragmentation et d'association libre des images. RS



UNIVERSEN
Markus et Reto Huber
Éditions Patrick Frey

Déjanté. Voilà comment l'on pourrait qualifier le travail des frères zurichois. Ce nouveau livre en est la preuve et nous offre l'opportunité de plonger dans leur univers surprenant. Au travers de leurs collages mêlant photographies de paysages en noir et blanc et images en couleurs d'animaux dans des situations impossibles. Le tout donne une impression de visiter une planète tout droit sortie de l'imaginaire de James Cameron, où l'on pourrait croiser deux tigres en pleine montagne, dévorant un moineau géant sous le regard médusé d'un garçonnet. Un doux mélange entre le burlesque de Plonk et Replonk et l'imaginaire des frères Chapuisat. SL



IN THE BEGINING IT WAS HUMIDE
Bastien Aubry & Dimitri Broquard
Éditions Nieves

Bastien Aubry et Dimitri Broquard forment un duo d'artistes inspiré par l'art brut et les arts appliqués comme l'artisanat et la céramique au service d'une folie créative débordante. Regroupés sous le nom de Studio Flag, ils travaillent aussi bien sur des expositions que pour des institutions culturelles ou des magazines. Ce livre – le quatrième aux éditions Nieves – présente une large sélection de leur travail de ces dernières années avec la céramique. Tronçonneuse, pichets, porte-stylo en paire de mains enchaînées, et autres créations étranges forment une joyeuse collection d'objets incongrus et colorés qui font penser aux tentatives ratées d'un groupe d'enfants dans un cours de poterie. SL



INCONGRU – Quand l'art fait rire
Coédition Infolio / Musée Cantonal des Beaux-Arts, Lausanne

L'art est une affaire sérieuse. Pourtant ses évocations et son audace prêtent parfois à sourire. À l'occasion de l'exposition *Incongru – Quand l'art fait rire* au Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, sort un livre d'exposition qui fera pleurer à chaudes larmes ceux qui n'ont pu y aller. Comment ne pas pouffer devant Wim Delvoye et sa petite annonce gravée dans la roche ? Comment ne pas s'esclaffer à la vue du galeriste de Maurizio Cattelan scotché au mur par ce dernier ? Comment se retenir devant un Ronald Reagan hilare à la face déformée par Jim Shaw ? Un bon remède contre la sinistrose. SL

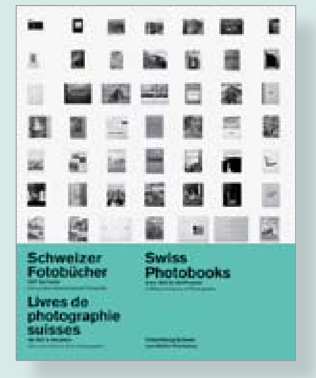


CONVERSATIONS, VOLUME I
Hans Ulrich Obrist
Manuella Éditions

Codirecteur de la prestigieuse Serpentine Gallery depuis 2006, le Suisse Hans Ulrich Obrist est considéré comme un dieu sur la planète Art. Mais parallèlement à ses activités d'organisateur d'expositions, Hans Ulrich Orbist a commencé, au début des années 1990, une succession de conversations avec des architectes, des comédiens, des musiciens, des philosophes ou des designers. Ce premier volume regroupe 79 conversations que l'auteur a eues avec Matthew Barney, Jeff Koons, Melvil Poupaud, Jamel Debbouze, Moebius et bien d'autres, et en suivant le modèle encyclopédique de l'entretien conçu comme un fructueux échange d'idées. SL

L'actualité éditoriale suisse / Arts

Librairie du CCS



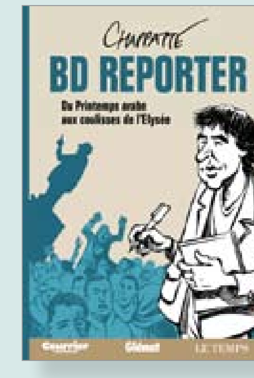


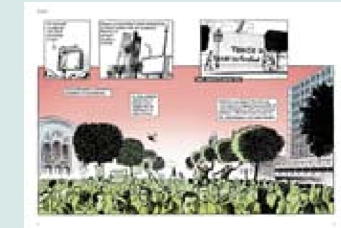


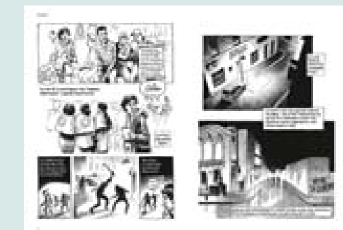


LIVRES DE PHOTOGRAPHIE SUISSES de 1927 à nos jours / Une autre histoire de la photographie
Lars Müller Publishers

Ne cherchez pas, ce livre n'est pas un catalogue de photographes suisses sagement classés par ordre alphabétique. Au lieu de faire un énième livre sur les photographes, Lars Müller Publishers a préféré se concentrer sur l'histoire de la photographie suisse au travers des livres de photographie. De *Aircraft* de Le Corbusier, à *What You See* de Luciano Rigolini en passant par Urs Lüthi et son livre éponyme ou encore *The Americans* de Robert Frank, les plus beaux livres de photographie suisses nous éclairent sur la qualité – encore et toujours – de l'édition helvétique et apportent un complément d'histoire au médium photographique dans un magnifique ouvrage. SL









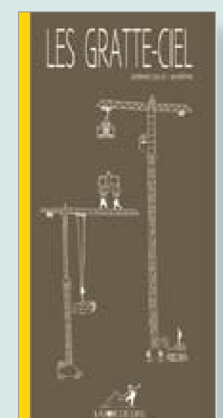
BD REPORTER - Du Printemps arabe aux coulisses de l'Élysée
Chappatte
Éditions Glénat

Autrefois, les dessinateurs de presse se contentaient d'attendre les actualités pour les mettre en images. Chappatte était de ceux-là. Mais depuis 1995, il est devenu dessinateur reporter. Ce nouveau journalisme est le fruit d'une volonté de voir de plus près les visages et les lieux qui font l'actualité. *BD Reporter* est le fruit de ces voyages et de ces rencontres dans un monde où l'actualité va toujours plus vite. Mêlant états d'âme, émotions mais aussi rigueur journalistique, le dessinateur reporter livre un récit poignant et illustré sur le Printemps arabe, les bidonvilles de Nairobi et la guerre à Gaza entre autres. SL



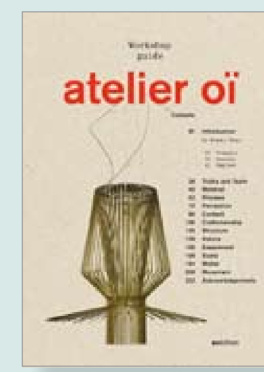
FUC(K)
Ron Rege Jr.
Éditions Bülb Comix

Quand un magicien de la bande dessinée américaine Ron Rege Jr. rencontre la maison d'édition de bande dessinée suisse, cela donne *Fuc(k)*. Avec ses personnages qui se résument à trois traits et ses mises en page fantasques, l'auteur arrive à rendre toute la complexité des rapports amoureux dans des petits récits incroyables de légèreté. L'hésitation des premiers temps, un voyage en amoureux qui tourne au massacre, des petits moments anodins de pure joie, un passage foireux d'une femme à une autre, autant de tranches de vie brillamment mises en perspective par un humour qui ne se fait jamais au détriment des personnages. SL



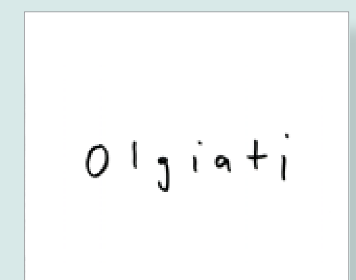
LES GRATTE-CIEL
Germano Zullo/Albertine
Éditions La Joie de lire

Deux milliardaires construisent chacun leur nouvelle maison, de véritables gratte-ciel où s'empilent les styles architecturaux les plus divers et les plus douteux. Et c'est à celui qui construira le plus haut. Ils prennent l'avantage à tour de rôle, jusqu'au jour où les architectes leur font comprendre qu'il est devenu impossible de continuer. Les deux milliardaires étant à parfaite « égalité de hauteur », ne veulent pas entendre raison et décident de poursuivre seuls la compétition. Joliment illustré, ce livre est une magnifique fable sur la folie des hommes, une critique humoristique du monde moderne, de la compétition à tout prix et du « toujours plus ». Pour enfants et adultes. SL



ATELIER OÏ
Workshop Guide
Avedition

Architecture, design, création de mobilier, les membres de l'atelier oï sortent un premier livre qui nous éclaire sur cette hyper-active troïka suisse – les deux voyelles du milieu désignent le nom de l'atelier – un attelage à trois pour traîneau et définit le principe de leur coopération. Le livre dévoile quelques-unes de leurs plus belles réalisations où les matériaux en tout genre se mélangent. Bien plus qu'une succession de présentation d'œuvres, le livre révèle aussi les méthodes, les univers et le savoir-faire de cette agence suisse. SL

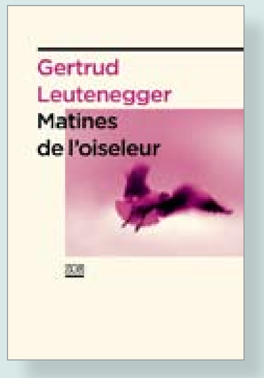


LECTURE
Valerio Olgiati
Éditions Birkhäuser

La Suisse est une productrice exceptionnelle d'architectes de talent. Valerio Olgiati en fait partie. L'architecte du fameux musée La maison jaune à Flims et de l'Université de Lucerne, pour ne citer que ces réalisations, est l'auteur d'une nouvelle publication qui ravira les architectes en devenir. Il y explique comment il développe ses projets, quels paramètres influencent ses processus de design et comment il se place lui-même dans ce contexte intellectuel d'architecture. Illustré de plans, de schémas et d'images de ses réalisations, ce livre offre une plongée révélatrice dans le monde d'Olgiati. SL

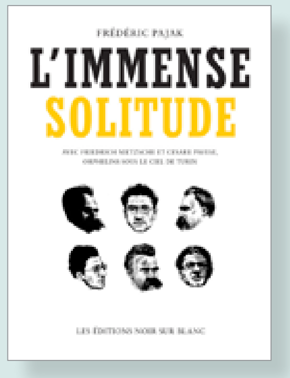
Librairie du CCS

L'actualité éditoriale suisse / Littérature



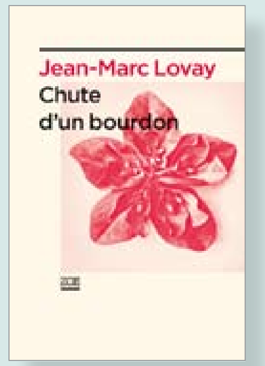
MATINES DE L'OISELEUR
Gertrud Leutenegger
Éditions Zoé, 192 p.

Une ville de villégiature au bord d'un lac entouré de montagnes. Sur le rivage, flotte une tour en bois comme celles que les oiseleurs construisaient dans les forêts du Tessin. Une femme est engagée par la municipalité comme guide et gardienne des lieux, selon des règles qui rappellent le couvent ou la prison, contraintes qu'elle s'emploie à subvertir. Elle ne reçoit qu'une visiteuse, une Péruvienne sans-papiers ni domicile fixe, qui donne à la fable une dimension politique. Ce roman de Gertrud Leutenegger dégage un charme étrange et séduisant grâce à un alliage de réalisme et de rêve, une belle introduction à un univers très personnel où la lumière, la végétation et le monde animal jouent leur rôle. Isabelle Rüf



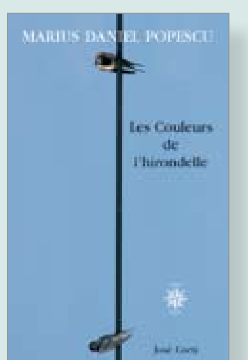
L'IMMENSE SOLITUDE
Frédéric Pajak
Éditions Noir sur Blanc, 320 p.

En 1999, avec *L'Immense Solitude avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, orphelins sous le ciel de Turin,* Frédéric Pajak invente l'autobiographie, écrite et dessinée. L'ouvrage ressort aujourd'hui, fortement remanié : s'il a un peu perdu de son agressivité burlesque, il a gardé sa pénétrante mélancolie. Le mot « orphelin » s'impose comme clef : ils le sont tous, Nietzsche, Pavese, et surtout Pajak lui-même, dont le père, peintre, s'est tué en voiture à l'âge de 34 ans. *L'Immense Solitude* est une rêverie qui se déroule en associations libres : les citations du philosophe et de l'écrivain se mêlent aux notations de Pajak, en digressions inattendues. Les dessins sont noirs, expressifs, souvent en rupture avec le texte. IR



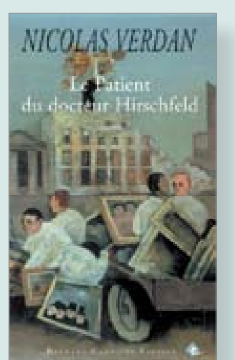
CHUTE D'UN BOURDON
Jean-Marc Lovay
Éditions Zoé, 158 p.

Pour entrer dans l'univers de Jean-Marc Lovay, mieux vaut déposer les armes de la raison et se laisser aller à ce que le critique Jérôme Meizoz appelle « le toboggan des images ». Alors, la magie agit et le sens se dégage de la musique. Depuis 1970, tous les deux ou trois ans paraît, aux Éditions Zoé, un nouveau titre, toujours aussi radicalement éloigné de toute mode, de tout modèle. Comme les précédents, *Chute d'un bourdon* résiste au résumé. Disons que le narrateur, qui se définit comme « une petite machine », un « Machinoillon », un « minuscule animal de genre humain », participe à la chute d'un monde. Le thème de la dégradation de la nature, de la finitude des individus et du monde lui-même, est récurrent chez Lovay. Il ne se décline pas en termes de combat écologique mais en fulgurances poétiques. Le narrateur agit et pense « en ne repoussant pas – ce qui malgré moi venait penser en moi ». Et cette pensée se déroule en méandres de formules qui se contredisent, d'oxymore en énigme. Le cadre : « le conglomérat expérimental appelé l'Accordéon ». Machinoillon y est l'employé de Pie-Ronde, dite La Pigeonde, qu'il seconde dans son mouvement de chute en vue de « l'abolition de toutes les débâcles des relations humaines désespérées ». Il faut écouter Jean-Marc Lovay lire le début de son livre sur www.editionszoe.ch/chutedunbourdon.mp3. L'écho de sa voix éclairera ensuite la lecture. IR



LES COULEURS DE L'HIRONDELLE
Marius D. Popescu
Éditions José Corti, 185 p.

Il y avait Ionesco, Cioran, Mircea Eliade, Gherasim Luca. Et voici Marius D. Popescu, qui, Roumain comme eux, vient enrichir la langue française. En 2007, *La Symphonie du loup* avait fait découvrir hors de Suisse le talent singulier de cet immigré. En 1990, il a tourné le dos à la dictature de Ceausescu, abandonnant son métier d'ingénieur forestier, ses activités d'éditeur et sa langue. À Lausanne, où il conduit les bus et anime une revue littéraire, *Le Persil*, ses amis connaissaient ses talents de poète du quotidien. Il s'est révélé aussi un conteur épique. Dans *Les Couleurs de l'hirondelle*, toujours chez José Corti, on retrouve ce qui faisait la beauté du premier livre. Cet entrelacs de notations au ras du quotidien tisse le plus trivial de la vie quotidienne, dans la banlieue d'une ville suisse avec des pans de l'existence passée sous le règne du parti unique. Le récit fait des allers et retours entre le « tu » que l'auteur s'adresse à lui-même, le « il », le « je » et même le « vous ». Comme *La Symphonie* s'ouvrait sur la mort du père, dans l'enfance, *Les Couleurs de l'hirondelle* débute avec la mort de la mère, bien plus tard. Décrites avec une précision cinématographique, les démarches absurdes tiennent le chagrin à distance. Recettes de cuisine, réflexions sur l'écriture, tickets de caisse et étiquettes en quatre langues, définitions techniques : la poésie est partout, dit Popescu. Il sait la débusquer, libérer les mots et saisir la vie dans toute sa déchirante acuité. IR



LE PATIENT DU DOCTEUR HIRSCHFELD de Nicolas Verdan
Bernard Campiche Éditeur, 292 p.

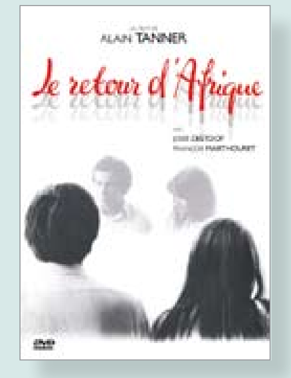
Nicolas Verdan aime se colleter avec des personnages réels. Dans *Saga. Le Corbusier*, le vieil architecte voit défiler sa vie au moment de sa mort. Dans *Le Patient du docteur Hirschfeld,* le romancier procède d'une façon plus distanciée : il part de faits historiques à travers la figure un peu oubliée du docteur Hirschfeld (1868-1935). Ce chercheur créa, en 1919, l'Institut de sexologie, sis à Berlin. Il y développa une théorie de l'identité sexuelle, vue comme une échelle qui va du masculin au féminin, avec de nombreuses marches intermédiaires. Juif, il s'exila en Suisse. Dès 1933, l'institut, fréquenté par de nombreuses personnalités de tout bord, fut la cible des nazis et mis à sac. La liste des patients avait disparu. La quête de ce document compromettant tant pour les nazis que pour les juifs qui avaient fréquenté l'institut, est au cœur de ce roman qui va et vient entre trois strates temporelles : vers 1933, à Berlin ; au tournant de la guerre, vers 1943 ; en 1958, à Tel Aviv, où le patient du titre, avocat juif et homosexuel, a pu s'exiler, et en Argentine, sur les traces d'un criminel de guerre coupeur de nattes recherché par le Mossad. Très documenté, le récit rappelle le sort des homosexuels sous le régime nazi, mais aussi la discrimination dont ils ont été (et sont encore) l'objet dans le monde entier. Un ouvrage qui tient un peu du roman d'espionnage, mais qui est surtout un document à charge contre l'exclusion sous toutes ses manifestations et contre l'assignation à une identité figée, sexuelle, religieuse, politique. IR

L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques

Librairie du CCS

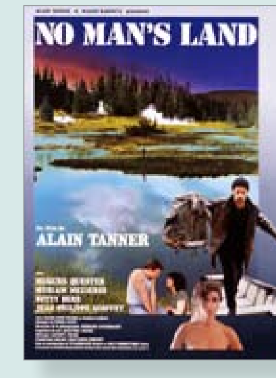
ALAIN TANNER

Quelques années après la sortie d'un coffret de cinq films regroupant quelques-uns de ses plus grands succès dont *La Salamandre* et *Jonas*, voici trois nouveaux chefs-d'œuvre du réalisateur suisse qui viendront compléter un peu plus sa filmographie en DVD.



LE RETOUR D'AFRIQUE
(1973)
AV Distri

Le Retour d'Afrique (1973), troisième long-métrage d'Alain Tanner, raconte l'histoire d'un jeune couple qui s'ennuie dans son existence genevoise et qui décide de partir vivre plus intensément en Algérie (on sait la fascination de Tanner pour l'Afrique). Mais les jeunes gens ne peuvent pas réaliser leur rêve rimbaldien : les circonstances forcent Vincent et Françoise à rester à Genève, où ils commencent par se cacher pour ne pas perdre la face devant les amis auxquels le départ avait été annoncé. Après quelque temps, ils décident d'avoir un enfant, de vivre et de lutter pour une vie meilleure ici…



NO MAN'S LAND
(1984)
AV Distri

Avec *No Man's Land* (1984), Tanner, après un passage par l'Irlande pour *Les Années-Lumière* (1981) et le Portugal pour *Dans la ville blanche* (1982), revient en Suisse, plus précisément à la frontière franco-suisse. Il y dépeint cinq personnages qui essaient de se cacher la fin des utopies collectives, en faisant de la contrebande de plus en plus risquée et en aidant quelques clandestins à passer en Suisse. Mais cette petite illusion d'aventure s'effondre et laisse place au terrible malaise de chacun face au monde et à la peur de la solitude…



LE FEMME DE ROSE HILL
(1989)
AV Distri

Dans *La Femme de Rose Hill* (1989), une jeune Mauricienne épouse un paysan qu'elle n'a vu qu'en photo et qui vit avec sa mère dans une ferme isolée de Suisse romande. Humiliée par les préjugés et condamnée à la solitude dans un paysage suisse glacial, Julie s'enfuit et rencontre Jean, un fils de bonne famille qui tombe amoureux d'elle, mais prend peur lorsqu'elle attend un enfant. Quand, enfin, Jean accepte l'enfant, son père obtient du chef de la police que Julie soit reconduite à la frontière… En voulant la défendre, Jean est abattu… Serge Lachat



BON VENT CLAUDE GORETTA
Lionel Baier
Bande à Part Films

Ce film se présente comme une « déclaration d'admiration » d'un jeune cinéaste à celui dont il avait découvert *L'Invitation* à la télévision quand il avait 6 ans. Pour ce film-hommage, Baier refuse une approche académique : non seulement il assume le caractère très subjectif de sa démarche, mais c'est comme cinéaste qu'il évoque le cinéma de Goretta. Si le spectateur trouve bien des images d'archives, des extraits de films et des témoignages divers comme dans un documentaire « classique », il est surtout frappé par le dialogue inhabituellement amical et complice de Goretta et Baier. Ce dernier confère à son film une dimension ludique, en faisant par exemple « rejouer » des scènes du film de 1973 par des comédiens d'aujourd'hui. SL



LA PETITE CHAMBRE
Stéphanie Chuat et Véronique Reymond

Porté par de remarquables comédiens, Florence Loiret-Caille et Michel Bouquet, ce film parle de fin de vie et de traumatisme provoqué par la mort d'un bébé à la naissance. Il tisse ces deux thèmes graves, en confrontant un vieillard bougon, égoïste, réfractaire à toute aide extérieure, à une infirmière à domicile fragilisée par le deuil qu'elle n'arrive pas à faire, mais qui refuse de se laisser manipuler par ce veuf acariâtre. Tous deux finiront par s'apprivoiser : lorsque le fils du vieillard voudra mettre celui-ci dans une maison de retraite, l'infirmière, pour lui éviter ce qu'il ressent comme une humiliation, l'invitera à occuper la chambre prévue pour l'enfant au risque de mettre son couple en péril. SL



CLOCKS'N'CLOUDS
Fauve
Two Gentlemen/www.fauve.info

Cinq ans après son premier album, Fauve délivre *Clocks'n'Clouds*. Un deuxième album davantage centré sur l'electro, rythmé et tranché dans ses choix esthétiques et son propos qui révèle une maturité exceptionnelle. Fauve se montre ici plus direct et incisif. Les rythmiques sont parfois même martiales, comme sur ce « Cotton Fields » liminaire qui dévoile les nouvelles tonalités plus sombres, nébuleuses. Fauve embrasse autant le blues que Timbaland, l'auto-tune que l'electro-rock, le folk que la pop, l'éther que l'enfer. Enfilant perles et prouesses, *Clocks'n'Clouds* ne pointe qu'à la fin ses aiguilles vers le ciel avec des titres plus aériens mais tout aussi marquants. Olivier Horner



KALEIDOSCOPE
Kid Chocolat
Poor Records/www.kidchocolat.ch

Pour son troisième album, le musicien, Kid Chocolat joue à saute-mouton entre les références nourricières. Si l'on retrouve son penchant pour les BO de films sanglants, le Genevois cannibalise aussi habilement afrobeat, jazz, dub, rock garage, folk ou electro-rock aux vertus dansantes. *Kaleidoscope* est ce dynamitage en règle d'un répertoire chéri par une suite d'évocations, d'obliques et d'uppercuts sonores. Davantage centré sur l'instrumentation, cet album tout en trompe-l'œil alterne fulgurances mélodiques et saccades rythmiques sur son tapis electro-pop. Tour à tour rafraîchissants, sombres, sensuels ou obsédants, *Kaleidoscope* devrait être promis à un bel avenir, avec ou sans boules à facettes. OH


© Marc Domage

● **EXPOSITION /** Les Frères Chapuisat, *Les éléments*


© Marc Domage

● **EXPOSITION /** Silvia Buonvicini, *Scanner*



© Marc Domage

● **EXPOSITION /** Urs Lüthi, *Spaces*


© Simon Letellier

● **NUIT BLANCHE /** Yann Gross, *Kitintale*


© CCS

● **LIBRAIRIE /** Signature du livre de René Burri


© Simon Letellier

● **CONCERT /** Grégoire Maret Quartet


© Marc Domage

● **LIBRAIRIE /** Accrochage Plonk & Replonk


© Simon Letellier

● **DANSE /** Alexandra Bachzetsis, *A Piece Danced Alone*


© Simon Letellier

● **CONCERT / LECTURE** Thierry Romanens lit Voisard


© Simon Letellier

● **DANSE /** Compagnie Philippe Saire, *Black Out*


© CCS

● **TABLE RONDE / PHOTOGRAPHIE /** Magazine *Else*

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 10e numéro
11 000 exemplaires

L'équipe du Phare
Codirecteurs de la publication : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication : Simon Letellier
Graphiste : Jocelyne Fracheboud
Traducteur : Claude Almansi
Photograveur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers

Contact
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccsparis.com/lephare

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Bernard Attinger, Alexandre Caldara, Marianne Dautrey, Mireille Descombes, Jill Gasparina, Marie-Pierre Genecand, Olivier Horner, Serge Lachat, Brigitte Prost, Arnaud Robert, Isabelle Rüf, Romain Salomon, Matteo Terzaghi

Photographes et illustrateur
David Aebi, Georg Aerni, Tonatiuh Ambrosetti, Reto Andreoli, Marc Domage, Heinrich Helfenstein, Claudia Jordi (illustratrice), Cécile Mazzon, Germinal Roaux, Dorothée Thébert, Marc Vanappelghem, Thies Watcher

Insert d'artistes : Taiyo Onorato et Nico Krebs
Taiyo Onorato (1979) et Nico Krebs (1979) ont suivi une formation en photographie à la Zürcher Hochschule der Künste. Ils travaillent ensemble depuis 2003 et vivent à Berlin. Leur approche de la photographie est extrêmement riche, puisqu'elle inclut des trucages, des maquettes, des livres et des installations. Ils ont eu des expositions personnelles notamment au Swiss Institute à New York (2008), au Aargauer Kunsthaus (2009), au Museum im Bellpark à Kriens/Lucerne (2010) et à la Kunsthalle de Mainz (2011). Ils excellent dans la réalisation de livres d'images, le plus emblématique étant *The Great Unreal*, paru en 2009 aux Éditions Patrick Frey et primé aux Plus Beaux Livres suisses, mais aussi leurs deux cahiers géants *It Must Be a Camera* et *As Long As It Photographs* (2011). Ils ont d'ailleurs été sélectionnés par Martin Parr pour l'exposition et le livre *30 Best Photobooks of the Decade*, PhotoIreland, Dublin, 2011. Ils ont obtenu un prix fédéral de design en 2011.
www.tonk.ch.

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association contribue au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

—— Voyage en 2012

Documenta 13, Cassel.
21 – 24.06.12
Informations à suivre sur www.ccsparis.com

—— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications.
Envoi postal du *Phare*, journal du CCS.
Voyages de l'association.

Adhérez !

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h

Venez à la librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10 h – 18 h
samedi et dimanche : 13 h – 19 h

La librairie du CCS propose une sélection pointue d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses dans les domaines du graphisme, de l'architecture, de l'art contemporain, de la photographie, de la littérature et de la jeunesse. Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH y sont disponibles.

Renseignements / réservations
ccs@ccsparis.com
T +33 1 42 71 95 70
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h
Tarifs soirées : entre 2 et 12 €
Expositions, tables rondes, conférences : entrée libre

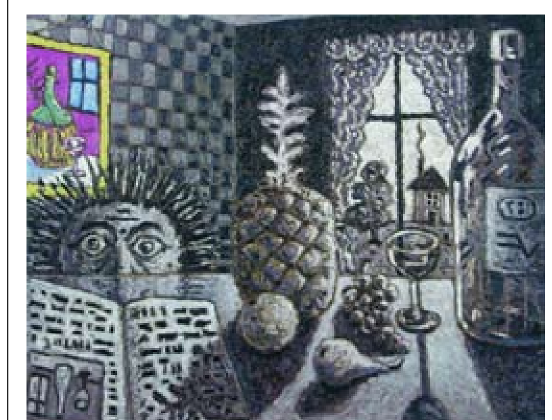
Restez informés
Programme
Le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccsparis.coms

Newsletter mensuelle : inscription sur www.ccsparis.com ou newsletter@ccsparis.com

Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS
Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Katrin Saadé-Meyenberger
Communication : Elsa Guigo
Production : Celya Larré
Technique : Kevin Desert, Antoine Camuzet
Librairie : Emmanuelle Brom, Andrea Heller, Dominique Koch
Production *Le Phare* : Simon Letellier
Accueil : Marie Debrinay, Amélie Gaulier
Stagiaire : Cécile Stäger

Prochaine programmation


Jean-Frédéric Schnyder, *Selbstbildnis mit Kreuzen*, 1987. © David Aebi, Bern

—— Du 11 mai au 15 juillet 2012

Collection Andreas Züst, exposition

Choix d'œuvres avec, entre autres, Ian Anüll, Louise Bourgeois, Anton Bruhin, William Copley, Andreas Dobler, Peter Fischli & David Weiss, Alex Hanimann, Walter Pfeiffer, Sigmar Polke, Markus Raetz, Dieter Roth, Jean-Frédéric Schnyder, André Thomkins, Andreas Züst, mais aussi des livres, des objets, des événements.
(liste sous réserve)

Et un programme pluridisciplinaire dans la salle de spectacles.

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média LE TEMPS · Le Journal des Arts · DANSER · art press · ROVEN

Partenaire du vernissage et des soirées Jean-René Germanier



THÉÂTRE DU JORAT

Une scène à la campagne
Mézières / Suisse

SAISON 2012
www.theatredujorat.ch
T +41 21 903 07 55

FAITES-VOUS PLAISIR

théâtre | danse | opéra | concert | chanson | cirque

Le Théâtre du Jorat, entièrement construit en bois et situé en pleine campagne, à une quinzaine de kilomètres de Lausanne, a été inauguré il y a plus de 100 ans. Vu de l'extérieur, il ressemble à une vaste grange, parfaitement intégrée aux fermes du village ; on le surnomme d'ailleurs la « Grange Sublime ». De l'intérieur, il fait penser à un théâtre grec, ses gradins offrent à 1'000 spectateurs une vision parfaite de la scène. Doté d'une bonne acoustique, il est comparé à un « petit Bayreuth » ou encore à un violon. Venez découvrir les artistes suisses et européens d'aujourd'hui et suivre des projets inédits dans ce lieu unique !